3 1761 03552 1269

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Aloyse-Paule Forest

Le Paradoxe.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

NOS GENS DE LETTRES. (Leur vie intérieure, leurs rivalités, leur condition.) 1 beau volume in-18°. Paris, Calmann-Lévy, éditeur. 2me éd., 1888.

SOUS PRESSE :

LES IMMORAUX. (Scènes, tableaux, situations.) 1 beau volume in-18. Paris, Calmann-Lévy, éditeur.

HISTOIRE DE LA SÉDUCTION. Petit in-12 couronne, orné de vingt gravures et dessins à la plume.

EN PRÉPARATION :

LES TYPES DU THÉATRE. Galerie universelle des personnages et caractères dramatiques. 1 fort volume in-4° illustré. Paris, Firmin-Didot, éditeur.

Auguste

FRÉDÉRIC LOLIÉE

Le Paradoxe

ESSAI

SUR LES EXCENTRICITÉS DE L'ESPRIT HUMAIN
DANS TOUS LES SIÈCLES

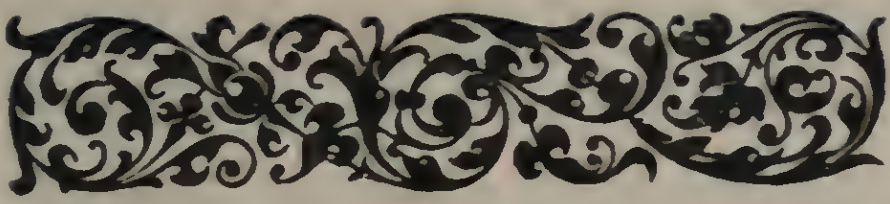
PARIS
Nouvelle Libraire Parisienne
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
18, rue Drouot, 18.

1888

BC
179
P2L64

578478
26.2.54

A tous fins dilettantes
des choses de l'esprit
j'adresse ce simple opuscule,
où se verra distillée,
condensée,
réduite en quintessence pure
l'histoire
de l'éternel sophisme et de l'universelle
déraison.



LE PARADOXE

DANS TOUS LES SIÈCLES

ORIGINALITÉ! Mot flamboyant, impérieuse chimère, illusion tyrannique de l'esprit surexcité, mirage fascinateur : que d'attrait, que de séduction dans tes promesses! L'originalité, c'est la gloire peut-être, la réputation et l'éclat presque toujours; c'est le but victorieux, c'est le

terme idéal vers lequel on voit tendre, depuis une longue suite de siècles, l'effort acharné de toutes les imaginations.

Mais pour l'atteindre ?

Unique est l'ambition, unique le résultat. Quant aux moyens et aux procédés ils sont aussi divers que les goûts et les tempéraments. Ils sont aussi multiples que les aspects de l'idée.

Et d'abord, si l'on songeait à en décrire les formes les plus audacieuses, quel beau voyage il y aurait à faire dans les régions supérieures du fantastique ! A travers ces contrées poétiques et flottantes, que d'impressions à recueillir pour celui qui ne craindrait point d'y accompagner tant de généreux esprits, tant de grands narrateurs, dont l'imagination débordante accumulait sans les compter palais et tem-

ples d'or, songes admirables, paysages splendides, visions resplendissantes, ou qui oserait y poursuivre et fixer une à une toutes les hallucinations bizarres ou terribles qui hantèrent des cerveaux maladifs. Oui, les surprises viendraient en foule si pendant quelques heures de transport idéal, on voulait bien se laisser entraîner parmi ces sphères vaporeuses où le surnaturel, se confondant avec les voix de la nature, donne à l'âme sans cesse le frisson de l'inconnu et l'illusion mystérieuse du rêve. Mais, pour cette fois, n'égarons pas si loin nos vues; n'allons pas chercher si haut nos découvertes. Restons à fleur de terre; car de là nous pourrons reconnaître, s'étendant à perte de vue, les terrains vagues d'un pays sans limites, le plus curieux du monde à parcourir, qui se nomme PARADOXE, où chacun a planté son pavillon un peu au hasard, mais dont nul voyageur encore, nul studieux amateur n'a embrassé

complètement l'étendue. Essayons d'en faire le tour, et, sur notre chemin, nous rencontrerons sans doute, isolées ou par bandes, toutes les folies humaines.

I

Dans les temps anciens comme dans les temps modernes, sans distinction de peuple, de littérature, de civilisation, et par l'effet de causes très différentes : abus de logique, passion excessive de la singularité, dérèglement d'esprit, bassesse de caractère, on a vu les doctrines et les actes les plus contraires non seulement à la raison commune, mais en-

core aux lois fondamentales de la justice et de l'humanité, rencontrer d'habiles défenseurs et de complaisants théoriciens. Il s'est trouvé des talents pour légitimer ou soutenir :

Le parricide avec préméditation : SÉNÈQUE, le glorieux philosophe; Sénèque le sage, le stoïcien, dont les idées morales furent aussi hautes que celles de Zénon et d'Epictète, et dont la mort devait être aussi généreuse que celle de Socrate, avait prêté sa voix à la justification officielle de l'attentat de Néron sur sa mère;

Le deïcide *reconnu pour tel:* Christophe MARLOWE, précurseur et rival de Shakspeare, déclarait avec assurance que le Christ était plus digne de mort que Barrabas; — ainsi, dans un autre sens, mais sur les traces de ce compatriote, longtemps après, SOUTHEY se fera chasser de l'uni-

versité d'Oxford pour un pamphlet anonyme sur la *Nécessité de l'athéisme ;*

Le régicide par violation de serment : le 8 mars 1408, dans une audience solennelle, ouverte à l'occasion du meurtre du duc d'Orléans par son cousin Jean Sans-Peur ; en présence du dauphin, du roi de Sicile, des ducs de Berri, de Bretagne, de Bar et de Lorraine, du recteur de l'université, d'une foule de seigneurs, docteurs ou clercs, maître Jean PETIT, cordelier de la province de Normandie et créature du duc de Bourgogne, se constituait l'apologiste de la trahison et de l'assassinat ; et deux siècles plus tard le puritain MILTON, s'autorisant des lois divines aussi bien que des lois de la terre, a sanctifié, pompeusement l'exécution sanglante du premier des Stuarts ;

L'homicide en masse par amour de la

religion et de la royauté : Gabriel NAUDÉ, l'abbé de CAVEYRAC, LINGUET, ont glorifié le vaste massacre de la Saint-Barthélemy;

Le liberticide à l'état de principe, l'esclavage des peuples et l'impunité sans frein des tyrans : dans l'Italie du XVe siècle livrée aux trahisons, aux assassinats, à toutes les ambitions effrénées, on en vint à établir le code du meurtre; des philosophes érigeaient en théories les pratiques dont ils étaient témoins; ils avaient fini par croire que, pour subsister ou réussir en ce monde, il faut agir en scélérat; et MACHIAVEL a poussé jusqu'aux plus extrêmes limites la logique du crime et de l'indifférence morale;

Enfin l'anthropophagie : dans l'antiquité, le stoïcien CHRYSIPPE, élève de Cléanthe, avait simplement déclaré qu'il valait mieux manger les morts que les enterrer; au dix-

huitième siècle, VOLTAIRE et SWIFT, l'un en raillant, l'autre avec un sang-froid cruel ont plaidé la cause du cannibalisme, — le cannibalisme, que MONTAIGNE avant eux avait décrit, sans en rien rabattre, comme un état social non seulement préférable au rêve républicain de Platon, mais supérieur à l'âge d'or.

Dans toutes les époques et dans tous les pays, de même qu'on a soutenu les thèmes les plus extraordinaires ou glorifié les plus tristes infirmités du cœur humain, on a traité par badinage les sujets les moins raisonnables ou posé d'un air convaincu les aphorismes les plus baroques. POLYCRATE avait fait le panégyrique du tyran Busiris, exercice ordinaire des écoles de rhétorique et dont le souvenir rappelle, en guise de comparaison, l'éloge du bourreau de Naples par l'abbé GALIONI, ou l'éloge du bourreau en général par l'auteur de la

Secchia rapita, le Tassoni. GLAUCUS entreprit la défense en règle de l'injustice, et FAVONIUS releva tour à tour les mérites de Thersite et les avantages de la fièvre quarte, *febris diva*, *febris sancta*, comme disait un autre ancien qui avait élevé un autel à cette divinité funeste. LUCIEN, à l'instar d'OVIDE chantant la puce, de FRONTON célébrant la poussière, la fumée, la négligence, ou de DION CHRYSOSTOME dissertant pour son plaisir sur la chevelure et le perroquet, exalta les prérogatives du vil moucheron et du pique-assiette. D'après l'illustre rhéteur de Samosate, le philosophe devait être considéré comme inférieur au parasite, par cette raison qu'on voyait des philosophes devenir parasites et jamais des parasites devenir philosophes. Au cinquième siècle, en un long poème composé tout exprès, l'évêque SYNÉSIUS mit la science universelle à contribution pour démontrer aux hommes qu'il y a de la

gloire et du mérite à être chauve. Dans un temps bien éloigné de celui-là, où le burlesque faisait fortune, où Geiler prenait pour texte de ses fameux sermons de Strasbourg et de Wartzbourg des vers grotesques de la *Nef des Fous* par Sébastien Brandt, ERASME léguait à la postérité son immortel éloge de la Folie. Quelque cent ans plus tard, un avocat au Parlement de Paris, Sébastien ROUILLARD déployait un luxe inouï de faconde pédantesque pour chanter les attributs incomparables de la Paille, sous ce titre resplendissant : la *Magnifique Doxologie du Festu.* Au dix-septième siècle, l'Italien AVIANO a glorifié bruyamment, prolixement, dans le troisième de ses *Capitoli*, le boudin et le cervelas. Et depuis lors on a célébré des sujets pires que ceux-là. Un des princes de la poésie lyrique, RONSARD, a fait sonner poétiquement la royale puissance... du... (ma plume se refuse à écrire ce monosyllabe déplai-

sant); et TABOUROT, le burlesque seigneur des Accords, puis HEINSIUS, le poète et savant hollandais, jaloux sans doute des sophistes grecs qui plaidèrent en l'honneur de l'escarbot et de la punaise, composèrent tour à tour l'éloge du pou. Arrêtons-nous, il faudrait dire ce qu'a chanté dans la langue des Muses le trop audacieux PIRON. En morale, en philosophie, en économie politique, en histoire, dans l'érudition comme dans la fantaisie littéraire, les idées les plus hétéroclites, qui paraissent si clairsemées lorsqu'il faut aller les recueillir pas à pas, les additionner une à une, deviennent surabondantes, quand on les a retrouvées toutes et qu'on les examine ensemble, par sections et par groupes. Le croirait-on? Abstraction faite des sciences occultes qui ne sont que chimères, — même lorsqu'elles revêtent le caractère spéculatif que donnèrent à l'astrologie les Averroès, les Arnauld de Villeneuve, les Pietro d'Albano, les

Cecco d'Ascoli et les Pomponace, — l'excentricité manifeste a pénétré jusque dans les mathématiques pures, jusque dans la géométrie. L'*Apiarium* de Mario Bettini offre une belle collection de théorèmes audacieux comme celui-ci : le contenu est plus grand que le contenant. De même, après ce chanoine italien et bien avant l'abbé GRATRY, rigoureux explicateur de la Trinité, de l'Incarnation, par l'algèbre, rencontre-t-on le mathématicien écossais John CRAIG, qui prétendait appliquer à la démonstration des idées chrétiennes ou plutôt à la détermination de la durée de leurs témoignages, le calcul des probabilités. Mais surtout, dans les œuvres de foi, de sentiment, d'imagination, que d'utopies ! que de paradoxes ! Comme ils affluent de toutes parts ! Comme ils s'agitent et tourbillonnent, débordant à flots pressés ! Une digue, vite une digue, ou nous allons être submergés.

II

Qu'est-ce que le paradoxe ?

Ouvrez une encyclopédie, un traité de philosophie, un dictionnaire raisonné, moral ou didactique, partout vous recueillerez la même et unique réponse : c'est une proposition contraire à l'opinion commune, qu'elle soit ou ne soit pas vraie. En apparence rien de plus simple ; au fond

rien de plus complexe et de plus indéfini. Un seul mot pour exprimer à la fois les grandes audaces de l'esprit divinateur, les découvertes avancées, les vues prime-sautières, ou les idées phénomènes, les folles exagérations, les maximes insoutenables, les assertions fantastiques et l'éternel sophisme, l'universelle erreur! Ce mot-là c'est un monde.

Le paradoxe peut n'être qu'une manière neuve de rendre soit une chose établie déjà, soit, comme disait, en 1588, le sieur Pierre de SAINT-JULIEN, dont l'ambition était de faire de l'excentricité raisonnable, « des propositions vraies et qui neantmoins causent esbahissement, » ou bien encore une façon très particulière de déterminer un principe certain au moyen d'arguments qu'on supposerait inconciliables et contradictoires. Telle la fameuse démonstration de BECCARIA prouvant que, pour diminuer

le nombre des crimes, il fallait affaiblir la sévérité des peines, — théorie fort juste dans une certaine mesure mais qu'on a malheureusement exagérée depuis lors jusqu'à plaider cette cause : l'inutilité complète du châtiment. Hier encore Emile de GIRARDIN ne se déclarait-il point, envers et contre tous, le champion de l'impunité? Et aujourd'hui que de socialistes ultra-philanthropes vont jusqu'à repousser toute espèce de répression ! Le crime à leurs yeux n'est qu'un acte d'aliénation mentale ou de simple ignorance; s'il n'en tenait qu'à leurs désirs la prison et le bagne seraient aussitôt remplacés universellement par l'hôpital et par l'école.

Quelquefois c'est une opinion hardie que le hasard ou la soudaine lumière du génie fait naître et que l'expérience constate, qui renverse du jour au lendemain les idées courantes et que la routine obstinée re-

pousse mais dont la marche du temps doit assurer le triomphe. *Hesternus error, hodierna virtus.* En de certaines questions devancer son époque d'un siècle n'est pas moins périlleux que d'être d'un siècle en arrière. Personne n'ignore — c'est un lieu commun de rigueur — comment furent accueillies les théories de GALILÉE, le créateur de la philosophie expérimentale, lorsque reprenant et développant les idées de l'Allemand Nicolas Crebs, cardinal de Cusa, et du Polonais Copernic, il révéla la sphéricité de la terre et sa rotation. Nuls principes aujourd'hui ne paraissent plus élémentaires dans la science de la physique céleste. Il est vrai qu'au dix-huitième siècle MERCIER, reprenant à nouveau, et non sans l'amplifier, la vieille tradition astronomique, soutenait que l'astre-roi fait autour de notre planète le service d'un cheval de manège, il n'est pas moins vrai qu'à notre époque des savants ont déclaré

que le soleil a perdu son immobilité et se précipite vers la constellation d'Hercule. Mais ni l'un ni l'autre de ces systèmes, surtout le premier, n'a encore eu gain de cause, et Galilée règne toujours. Lorsque Christophe COLOMB, non moins encouragé par la force du calcul et de l'érudition qu'excité par l'amour de la gloire et le zèle religieux, fut arrivé à considérer comme certaine la présence d'un continent au fond des mers occidentales, on sait quels obstacles il rencontra jusqu'à ce que la découverte de l'Amérique lui eût donné raison. Au milieu du dix-huitième siècle, le marquis d'ARGENSON s'avisa brusquement d'annoncer la prochaine invention des ballons : on ne tarderait pas, disait-il, à trouver l'art de faire partir et voyager dans les airs des hommes avec des provisions. Ses amis durent le juger fort chimérique ; mais, après l'année 1783, quand Montgolfier eut imaginé les aérostats, ils furent bien obligés,

sans doute, de reconnaître que, pour un ministre et pour un littérateur assez enclin d'ordinaire à l'utopie, notre théoricien ne manquait ni de justesse ni de prévoyance. Dernier exemple. Avant que le docteur Eddison eût confectionné son merveilleux instrument à emmagasiner les sons, laissant bien loin derrière lui les machines parlantes de l'abbé Mical et du baron de Kempelen, le photographe-aéronaute NADAR n'avait-il pas deviné qu'un jour ou l'autre, on arriverait à construire comme une sorte de daguerréotype acoustique? Lui-même croyait rêver alors qu'il décrivait, au mois de décembre 1856, dans un « coin ignoré, » dans un magazine anglais-français, la forme de cette boîte où se fixeraient et se retiendraient les sons, ainsi que la chambre noire surprend et fixe les images, de ce *phonographe*, — car il avait dit le mot, — qui reproduirait fidèlement et à volonté les sons soumis à son objectivité.

Vingt-six ans plus tard la machine existait.

Ces paradoxes-là, du genre initiateur, sont les plus rares. Mais il n'en manque pas d'autres qui paraissent très choquants au premier coup d'œil et néanmoins peuvent renfermer une part considérable de vérité. La forme en est brutale ou agressive; et la proposition s'énonce d'une manière violente, qui blesse la délicatesse de l'esprit et dérange la molle habitude des idées reçues. Peut-être même cette façon de procéder n'est-elle qu'une ruse pour surprendre l'attention, ou plutôt une enseigne à effet pour attirer le public blasé et curieux. L'auteur de l'*Emile* et le socialiste PROUDHON en usaient souvent ainsi, débutant par une formule extravagante et finissant par un lieu commun. N'importe, laissez-vous retenir et pousser en avant. Pénétrez davantage au fond d'une question

dont l'aspect vous a effarouché trop vite; souffrez qu'elle se déroule devant vous avec son cortège de preuves et de conséquences, et vraisemblablement vous y gagnerez quelques notions nouvelles et la connaissance de quelques idées originales de plus. Je n'en veux qu'un témoignage. C'est à propos de ces deux déclarations du docteur MOREAU de Tours.

Le génie est une névrose.

*

La constitution de beaucoup d'hommes de génie est bien réellement la même que celle des idiots.

Il est peu de problèmes, dans l'ordre de la psychologie, qu'on ait interrogés avec plus d'ardeur que cette difficile question de l'inégalité des intelligences. Quelques rêveurs ont cherché sérieusement le moyen

de rétablir dans l'esprit humain l'équilibre parfait des facultés et des connaissances. Raymond LULLE, le savant chimiste du treizième siècle, le docteur illuminé, *doctor illuminatissimus*, conçut un mécanisme philosophique à l'aide duquel tout homme eût pu disserter sur une matière quelconque avec subtilité. Lui-même, à l'avance, avait donné les solutions de quatre mille problèmes. Ses commentateurs, Cornélius AGRIPPA entre autres, essayèrent de perfectionner son système. KITCHER rajeunit la machine de Lulle. Le jésuite KNITTEL, BRUNUS, KUHLMAN, travaillèrent sur le même plan. Ces chimères ambitieuses, que Swift devait avoir en vue lorsqu'il décrivait sa fameuse machine à faire des livres, touchent par un point essentiel à une théorie moderne très en faveur auprès des uns, très contesté par les autres, à savoir que le génie est fait de patience et d'application. On a retourné de toutes les manières l'a-

phorisme célèbre de Buffon. Edgar Poe redisait volontiers que l'originalité est chose d'apprentissage. Le pédagogue Jacotot allait plus loin ; il établissait pour base de sa méthode d'*Enseignement universel* ce principe absolu :

Tous les hommes ont une égale intelligence.

En admettant qu'on pourrait élever tous les esprits au même niveau s'ils étaient tous capables d'une même somme de volonté, ce qu'il est assez difficile de croire, l'égalité n'excluerait point la variété. D'où viennent donc les nuances innombrables qui distinguent les êtres pensants ? Quelques théoriciens ont rattaché les diversités des intelligences aux diversités des formes : Lavater prétendait les déterminer toutes d'après les seules indications de la physionomie, et Gall et Spurzheim se fondaient pour atteindre le même résultat sur la com-

paraison méthodique des protubérances du crâne. Depuis lors de nombreux savants ont cherché dans la physiologie cérébrale la clef des opérations de la pensée. Par quel concours de circonstances fortuites ou régulières, par quels effets de rayonnements inconscients ou de combinaisons préconçues et voulues se produisent les phénomènes psychologiques ? Où prend naissance le germe fécond des œuvres de génie ? Vient-il des choses extérieures et des faits, ou bien d'une source plus profonde et cachée comme l'origine même de la vie ? Comment se développe-t-il et suivant quelles lois, fatales ou dépendantes de la volonté ? Telles sont les questions qu'on a traitées de préférence. Mais l'opinion la plus singulière peut-être qu'on ait émise sur la nature constitutive du génie est la théorie du docteur Moreau, que nous citions tout à l'heure comme exemple du demi-paradoxe, cette sorte

de mixture à dose égale d'erreur et de vérité.

« Le génie est une névrose, » déclare-t-il. Or, depuis Cullen, on range, avec ou sans réserves, la folie dans la classe des névroses. Ainsi donc il faudrait dire que l'état le plus voisin de l'excitation de l'esprit est la dépravation mentale. Voilà une démonstration bien extraordinaire, dira-t-on. Sans doute, mais est-elle pour cela si déraisonnable ? Dans une dissertation en règle on pourrait fournir bien des arguments de la parenté qui existe entre les affections cérébrales et le développement excessif des facultés intellectuelles. En dehors des cas spéciaux signalés par Lélut, Moreau, Trélat, que de rapprochements il serait aisé de faire entre les écarts les plus affligeants de la raison et les productions les plus distinguées dans les sciences, les lettres ou les arts ! D'après Lélut et Brierre de Boismont, l'hallucination n'est autre chose que

la transformation de l'idée en sensation, l'incarnation de l'idéal dans une forme visible. Les phénomènes de la mémoire des peintres et de l'inspiration musicale apporteraient, à l'appui de cette définition de très curieux exemples, entre autres l'histoire de TARTINI et de la *Sonate du Diable*, un véritable cas d'hallucination hypnagogique. Mais c'est dans l'ordre religieux, philosophique et littéraire, que surabondent les preuves de ce fait incontestable : l'intelligence portée au plus haut degré de l'excitation toucherait à la folie pure si elle n'avait la ressource de pouvoir reprendre ensuite la calme possession d'elle-même et sa libre activité. Saint JEAN conçut l'*Apocalypse* dans l'extase, et tous les mystiques ont passé par les mêmes ravissements. Lorsque DANTE écrit, remarque M. Taine, il est halluciné, et ses cris d'angoisses, et la succession pressée de ses fantômes, nous transportent avec lui dans le monde invi-

sible qu'il décrit. Evidemment LUTHER était le jouet d'hallucinations de la vue et de l'ouïe, quand il croyait avoir avec Satan des colloques et des luttes prolongées. PARACELSE était fou aux trois quarts et CARDAN pour la moitié. Nombre d'hommes illustres, comme SOCRATE, PIC DE LA MIRANDOLE, le TASSE, CAMPANELLA, se sont figuré qu'ils s'entretenaient familièrement avec ce qu'ils appelaient leur *génie*. C'était une idée fixe chez le Tasse qui conversait à haute voix avec cette *apparition*, qu'il voyait et qu'il entendait, l'interrogeant ou lui répondant. Enfin que de grands écrivains conçurent leurs œuvres dans le délire ! Edgar POE et HOFFMANN traversaient, à l'heure de l'inspiration, des crises aiguës comme des cauchemars.

En conséquence, la doctrine du docteur Moreau ne se fût point appelée paradoxe, s'il n'en avait tiré des considérations trop

exclusives, s'il avait étudié, dans l'organisme des grands hommes, après l'état maladif, l'état sain et normal. Mais il n'a considéré que l'aspect morbide, pathologique. Il a généralisé l'accident. Et c'est là l'excès où tombent ordinairement les théoriciens rigoureux qui, dans les faits isolés, cherchent avant tout des éléments de système.

III

En général, lorsqu'on raisonne sur des matières abstraites ou qu'on opère sur des idées complexes où l'hypothèse ne peut s'appuyer d'aucune observation positive ni trouver un contrôle nécessaire dans aucune expérience, l'intelligence n'étant soumise qu'à ses instincts propres doit forcément dévier de la route commune et heurter les idées courantes. Sans

parler spécialement des savantes frivolités de la sophistique et des vaines arguties de la dialectique du moyen âge, il n'y a pas de philosophie sans paradoxe, car l'objet qu'elle poursuit est précisément la recherche de vérités cachées ou non apparentes. Essentiellement conjecturale, la métaphysique se vouant à la pénétration des problèmes les plus mystérieux : la source de la vie, la nature de l'homme, son existence présente et future, dépend surtout des facultés imaginatives du penseur et de la personnalité de son esprit. Nul système n'a de raison d'être s'il n'ouvre point quelque nouvelle perspective dans le champ de l'universel. Aussi, que les philosophes se nomment déistes, matérialistes, athées, naturistes ou panthéistes;

Qu'ils se donnent pour des stoïciens rigides ou qu'ils appartiennent au sensualisme;

Qu'ils croient avant tout à la force intérieure (EPICTÈTE), à l'activité libre (Duns SCOT), à l'instinct scientifique (BACON), à la conscience (J.-J. ROUSSEAU), au sens commun (Thomas REID), à la raison pure (Emmanuel KANT), à la liberté absolue (FICHTE), à la volonté sans limites (SCHOPENHAUER); ou qu'ils révoquent en doute le *moi* central et dominant, et refusent à l'homme la direction spontanée de ses actes (MONTAIGNE, BAYLE, HUME, HÉGEL);

Qu'ils exagèrent la suprématie de la vertu personnelle au détriment de la force expansive de l'amour (ZÉNON de Citium), ou ne voient dans la conception du bien, du droit, du devoir, que l'idée du plaisir stable (EPICURE), ou la science de la véritable utilité (SPINOZA), ou l'attrait de la sympathie (Adam SMITH), ou le penchant de l'*altruisme* (Auguste COMTE); dans la

loi morale, qu'une certaine chaleur muable et propre à la nature de chaque être (DIDEROT, CABANIS, BROUSSAIS); dans la justice qu'un état de convention approprié aux nécessités sociales (HELVÉTIUS); et dans la raison de tous nos actes que le mobile de l'intérêt personnel, et le calcul du plus grand plaisir (HOBBES, la ROCHEFOUCAULD, BENTHAM, STUART MILL);

Qu'ils réduisent la métaphysique aux objets de la sensation, ou qu'ils en ramènent tous les problèmes aux objets de la conception rationnelle;

Qu'ils repoussent à la fois l'esprit et la matière, trouvant, comme David Hume, qu'il est également insensé de raisonner et de croire, ou que, bien au contraire, ils remplacent le doute de la raison par une foi aveugle et par une théologie violente, la théologie d'ORIGÈNE et de Joseph de MAISTRE;

Enfin, qu'ils soient idéalistes ou sensualistes, sceptiques ou mystiques à l'envi :

Les uns comme les autres, en s'isolant dans leurs propres systèmes, en prétendant imposer comme des vues d'ensemble des vues partielles et des hypothèses individuelles, produisent forcément des paradoxes.

Au spectacle de tant d'inutiles recherches, faudra-t-il donc redire avec l'historien oriental IBN-KHALDOUM :

La philosophie est une science vaine en elle-même et nuisible dans ses applications.

A cause de l'éternelle dissidence des doctrines et du conflit non moins perpétuel des écoles qui prétendent concilier dans un vaste syncrétisme les innombrables contradictions de l'esprit humain, devra-t-on s'écrier avec le Grec NAUSIPHANUS et le Hollandais VAN DEN ENDEN :

Rien n'est certain si ce n'est que tout est incertain.

Mais vouloir fermer à l'intelligence la discussion de ces grands problèmes : Dieu, l'homme, la destinée, l'ordre universel, lui interdire en quelque sorte le contact de ces hautes pensées, qui sont comme la respiration de l'âme du côté de l'infini; ruiner d'un seul coup la certitude de la raison, et ne plus offrir en échange que le doute irrémédiable et le pur athéisme mathématique, ce serait soutenir d'autres paradoxes. Alors, où se diriger? que faire? que chercher? où aboutir? C'est la question éternelle et probablement insoluble.

Laissons là des mystères impénétrables aux plus grands génies comme au reste des humains, abandonnons ces énigmes qui ont fait et feront à perpétuité la croix des philosophes, et parlons librement sur de moins graves sujets.

IV

Tout peut se dire et se prouver; tout paradoxe a des airs de vraisemblance. Les Eléates ne manquaient pas d'arguments solides pour nier la diversité des êtres et le mouvement. Anaxagore, le premier des Grecs qui ait fait entrer l'idée d'une intelligence immatérielle dans le système philosophique, s'avisa un jour, de démontrer que la neige est par-

faitement noire, prétextant que l'eau est noire et que la neige n'est que de l'eau concrétée. Cicéron, qui relève cette théorie n'a pas manqué d'en faire sentir le ridicule; mais, remarquez le contraste! le moderne Edgar Poe, réfléchissant sur le même sujet, a donné raison au philosophe de Clazomènes. A l'instar du disciple d'Anaxarque, le sceptique Pyrrhon, qui ne croyait rien de ce que ses sens lui représentaient et n'aurait vu dans un gouffre ouvert qu'une illusion de ses yeux; conformément à la manière de dire des Berkéléistes modernes, qui révoquèrent en doute l'existence des corps, de la création et du monde, de telle sorte qu'en prêtant une forme matérielle aux modifications de l'âme la vie entière pourrait bien n'être qu'une longue suite d'hallucinations : William Godwin, dans son *Mandeville*, affirme sans s'étonner que les choses invisibles sont les seules réelles, et il trouve moyen de vous porter à le

croire. BALZAC a pu démontrer, métaphysiquement, dans *Séraphita*, que deux et deux ne font quatre que par une abstraction fausse et monstrueuse et que la plupart des axiomes scientifiques, vrais par rapport à l'homme, sont fondamentalement erronés par rapport à l'ensemble. Non moins bizarre et non moins conséquent, un philosophe allemand de l'école de Schopenhauer, revenant sur la question des *génies* et des *démons* au sein de laquelle le rhéteur du deuxième siècle Apulée n'avait osé s'engager qu'avec le secours de toute la doctrine des Pythagoriens et des Platoniciens, M. Frédéric NITCHE, dans son livre intitulé *Choses humaines et plus qu'humaines*, a découvert des arguments pour nous apprendre que le prétendu *dæmonion* de Socrate n'était qu'une maladie d'oreilles. Et nous pourrions signaler une foule de bizarreries de même sorte qui furent défendues

avec un égal sérieux, sincère ou apparent.

L'amour et la théologie sont les deux causes qui ont fait déraisonner le plus de gens sensés à tous autres égards. Un oratorien de la fin du dix-huitième siècle prétendait que, pour bien saisir l'esprit de la Genèse, il fallait la lire à rebours. Libre à quelques-uns de trouver son idée ingénieuse; mais, pour mon compte, je lui préfère de beaucoup la théorie du Hollandais Coccejus qui avait adopté cette règle d'interpréter les mots et les phrases de l'Ecriture dans tous les sens dont ils sont susceptibles, parce qu'ils signifient, pensait-il, tout ce qu'ils peuvent signifier. A la bonne heure! Du moins avec cette latitude sans bornes qu'il accorde à l'exégèse, il n'est plus d'extravagance qui ne soit expliquée, justifiée. La méthode est très générale, très commode, et nulle ob-

jection ne peut être soulevée qui n'y soit prévue d'avance. Si vous n'admettez pas cet argument universel, je ne vois pas comment vous arriverez jamais à comprendre qu'on ait pu voir tant de choses bizarres et contradictoires dans la Loi et les Prophètes. Oui, voilà bien le seul raisonnement qui puisse faire concevoir toutes les folles suppositions des docteurs de l'Eglise, des commentateurs, rabbins, catholiques ou luthériens, sur une foule de sujets aussi graves que ceux-ci :

Quelles étaient les occupations de Dieu avant la création du monde ?

*

A quel moment et de quelle manière furent célébrées les noces d'Adam et d'Eve ?

*

Quelle était, au juste, l'espèce de fruit, figue,

pomme ou citron, qu'Adam mangea de moitié avec sa femme ?

*

En quelle langue dut s'établir la fameuse conversation entre la mère du genre humain et le premier-né des serpents ?

*

Dans l'état d'innocence, tous les enfants n'auraient-ils pas été mâles ?

*

Est-ce qu'il y a eu un instant dans la génération divine ?

*

Doit-on admettre plusieurs générateurs dans le Christ ?

*

Au premier instant de sa conception, le Christ a-t-il eu l'usage du libre arbitre?

*

Quelle situation occupait J.-C. dans le sein de sa mère lorsqu'elle venait à s'asseoir ou à se coucher?

*

Le corps du Christ ressuscité avait-il des cicatrices?

*

La colombe dans laquelle apparut le Saint-Esprit était-elle un animal véritable?

*

Le Sauveur avait-il pu prendre la figure d'une femme ou d'un diable, d'un âne, d'une citrouille ou d'un caillou? — Et, admettant qu'il eût pris la forme d'une citrouille, aurait-il pu prêcher, faire des miracles, et être crucifié?

Et nous en passons des plus intraduisibles sur la digestion du Christ, et sur la virginité de la mère du Sauveur avant, pendant et après.

Ces questions et toutes celles qu'on pourrait enfin signaler concernant le Messie, l'Antechrist, le Diable, ses suppôts et ses domaines, semblent fort ridicules. On a peine à concevoir que des gens sérieux revêtus de la robe, coiffés du bonnet ou de la mitre, aient dépensé tant de science et tant d'ardeur à la discussion de pareilles niaiseries. Mais c'est qu'à nos docteurs et théologastres les sujets de controverse dont on vient de servir quelques échantillons paraissaient d'une suprême importance. Nul d'entre eux n'aurait supposé qu'il en existât de plus digne de leur étude comme de l'attention générale.

V

CEPENDANT il faut dire aussi que maintes fois les propositions les plus baroques se réduisent à n'être que des amusements de la plume, des excentricités pour rire. Dans cette catégorie nous allons ranger tout d'abord, pour nous débarrasser bien vite d'un livre affreusement immoral, certaine facétie publiée à Mantoue en 1545 sous le titre suivant : *Cica-*

lamenti del Grappa intorno al sonetto, etc. Entre autres énormités l'auteur, après avoir combattu très vivement *i piangioni che vogliono ch'l poeta Petrarco e donna Laura non peccassero mai carnalmente*, n'a pas honte d'affirmer que l'illustre chantre d'Arrezole cultiva beaucoup plus la Vénus terrestre que la Vénus céleste et qu'en se familiarisant avec la belle Laure il hérita d'une affliction dont Job, si nous en croyons un jésuite espagnol et le capucin Bolduc, aurait été le premier patron, et dont Voltaire a donné la très plaisante généalogie au chapitre IV de *Candide*.

Vraiment il vaut encore mieux parler du *Paradoxe sur les femmes où l'on tâche de prouver qu'elles ne sont pas de l'espèce humaine*, — *disputatio perjucunda qua anonymus probare ninitur mulieres homines non esse*. La thèse est audacieuse, mais, à titre de passe-temps, de fantaisie littéraire, elle

est si bien soutenable que, suivant le rapport de Vossius, le grave jurisconsulte CUJAS s'est égayé sur le même sujet. C'est qu'en effet il n'est point d'opinion maligne qu'on n'ait soutenue à l'encontre de la femme.

Sans doute quelques écrivains de bonne foi la glorifièrent avec amour et reconnaissance; il s'en trouva même, Cornélius AGRIPPA entre autres, qui lui attribuèrent formellement l'état de précellence :

« La femme, s'écriait plein d'enthousiasme le » célèbre philosophe cabalistique allemand, la » femme, c'est Eve, c'est la vie, c'est l'âme, c'est » le mystérieux tétragramme הדוה ou יחוה » de l'ineffable toute-puissance divine, tandis » que l'homme, c'est Adam, c'est la nature, la » chair, la matière. Aussi la femme est-elle le » complément de la création; après lui avoir » donné l'existence, Dieu se reposa comme fati- » gué d'une œuvre aussi parfaite. La femme eut

» pour berceau le paradis, l'homme reçut le jour
» au milieu des brutes. La femme est supérieure
» à l'homme par l'esprit autant que par la
» beauté, ce reflet de la divinité, ce rayon de la
» céleste lumière; bien plus, la femme, c'est
» Dieu lui-même. »

Le sensuel BOCCACE lui aussi l'avait presque mise sur le rang de la Divinité. Et, au dix-neuvième siècle, un poète romantique, LEFÈVRE-DEUMIER, l'appellera par une métaphore osée: l'*abrégé rougissant de tous les phénomènes de Dieu!* Cependant, il faut en convenir, les auteurs de panégyriques sont les plus rares, et généralement on a dit beaucoup de mal du sexe tant désiré. Dans l'antiquité païenne, les poètes, les savants et les philosophes s'accordent à représenter la femme comme un être nécessairement inférieur (ANAXIMANDRE, PLATON, CHRYSIPE, SIMONIDE d'Amorgos), dissolu par nature (HIPPOCRATE), indigne d'aucune véritable affec-

tion (PLUTARQUE), complice de tout mal (ORPHÉE, dit-on, le tendre époux d'Eurydice, EURIPIDE, PUBLIUS SYRUS, VALÈRE, MAXIME, TITE-LIVE); enfin comme le premier fléau d'une famille et d'un Etat (ESCHYLE), comme le présent le plus funeste de la colère des Dieux (HÉSIODE). Et nous ne parlons pas des écrivains de l'ancien Orient : on n'en finirait point s'il fallait relever toutes leurs récriminations. Le christianisme a certainement réhabilité le sexe idéalisé par la Vierge. C'est un fait général que personne ne conteste. Encore faudrait-il établir quelques réserves sur les opinions particulières des docteurs de l'Eglise. Au témoignage de Grégoire de Tours, livre 8, les Pères du concile de Mâcon agitèrent gravement la question de savoir si les femmes étaient des créatures humaines, et on ne décida l'affirmative qu'après un long examen. Saint ANASTASE, BASILE et SCOT le Subtil exprimèrent la pensée qu'à l'ex-

ception de Marie, elles changeraient toutes de sexe, pour le jugement dernier, et qu'elles ressusciteraient comme hommes, afin que le ciel ne fût troublé par aucune dissension ni jalousie. Mais le fameux Scot Erigène ne s'en tenait pas là : reprenant une vieille opinion d'ARISTOTE, il écrivait que la nature ne formait des femmes que lorsqu'à cause de l'imperfection de la matière elle ne pouvait arriver au sexe parfait, qu'elles n'étaient par conséquent que des accidents de l'homme, des hommes manqués, si vous voulez; et le plus bizarre de cette idée, c'est qu'elle fut suivie par saint THOMAS, CAJETAN, et par plusieurs autres scolastiques. Aussi l'auteur de notre paradoxe, auquel il est temps de revenir, ne manque-t-il pas de preuves lorsqu'il veut, au moyen des plus graves témoignages de la littérature chrétienne, établir la proposition suivante :

L'instrument, devant toujours être considéré comme un être distinct et séparé de l'ouvrier qui le fait agir, le marteau comme un objet séparé de la main de l'artisan qui s'en sert, et la femme n'ayant d'autre mission que de coopérer à la continuation de l'espèce, est un être distinct et séparé de l'homme, par conséquent elle n'appartient pas à l'espèce humaine.

Névizan, l'auteur de la *Sylva Nuptialis* où il est dit que Dieu forma tout dans la femme, excepté la tête dont il ne voulut pas se charger *sed permisit illud facere dæmoni*, le farouche Névizan lui-même n'aurait pas trouvé d'argumentation plus cruellement catégorique, au désavantage des filles d'Eve.

Mais notre dialecticien va lâcher pied ; il se sauvera de la hardiesse de la théorie par l'inconséquence de la conclusion. Après avoir produit tant d'arguments sacrés en faveur de sa thèse, il se rétracte tout d'un coup, il fait amende honorable aux dames,

il les supplie de lui pardonner ses divagations : en les mettant en cause avec tant de liberté, il avait voulu tout simplement montrer quel abus déraisonnable on peut faire des témoignages de l'Ecriture. Qui jamais se serait attendu à rencontrer pareil badinage théologique ? O Gédicus ! ô vénérable ministre de Brandebourg, fallait-il que tu prisses la peine de réfuter sérieusement, comme injurieux au beau sexe, ce qui n'était qu'une satire détournée contre les Sociniens et les Anabaptistes !

D'ailleurs, l'auteur eût-il voulu soutenir sa proposition jusqu'au bout, eût-il essayé de faire accroire qu'il y allait de toute sa franchise, il est probable que fort peu de gens seraient tombés dans l'erreur du naïf Gédicus. On reconnaît vite le caractère de ces tours de force prémédités, de ces gageures à outrance, et la conviction du lecteur n'en est pas alarmée. Les écrivains,

en quête de bizarreries, peuvent se donner libre carrière : il suffit qu'ils surprennent et qu'ils amusent, sans qu'ils aient à poursuivre d'autre ambition. Prétendre, comme Hortensio LANDI et le *Docteur inconnu*, qu'il vaut mieux être pauvre que riche, laid que beau, ignorant que sage, aveugle que clairvoyant, sot que doué d'intelligence, maladif que plein de vigueur ; soutenir en forme de « déclamations forenses » que l'ivrognerie est meilleure que la sobriété, la guerre plus à estimer que la paix et la femme morte plus utile à l'homme que la femme vivante ; ou vouloir prouver avec John HILL, l'auteur du *Lucina sine concubitu* qu'une femme peut concevoir et enfanter sans le commerce de l'homme : il n'y a pas de mal à cela. De telles audaces sont purement inoffensives. A l'avance, les auteurs savent bien qu'ils ne persuaderont personne. Amusettes d'écrivains, badinages de gens spirituels, et voilà tout. Par

exemple, avez-vous lu certaine diatribe, écrite en 1836 et réimprimée naguère, contre l'usage des parapluies? Connaissez-vous cette catilinaire indignée contre le préjugé absurde et anti-social qui fait croire à tant de gens honorables que le parapluie garantit de la pluie? Ou plutôt vous rappelez-vous la sortie virulente de Théophile GAUTIER contre les chemins de fer, fléau des temps modernes, et la fameuse tirade de Nestor ROQUEPLAN contre la lumière du soleil, qu'il rend responsable de la généralité des maux qui couvrent la terre? Eh bien! les hardiesses de tout à l'heure étant de même nature, leur influence dut être pareillement négative sur le cours des opinions contemporaines. Je me trompe, elles eurent leur utilité et pourraient servir encore. Nous en recommandons l'étude aux jeunes avocats qui désirent apprendre à plaider des causes difficiles, et, d'une manière plus générale, aux esprits ingé-

nieux, aux purs dilettantes, qui voudraient s'exercer à développer, dans le même goût, des maximes comme celles-ci :

Rien n'est si bon, si utile à l'homme que d'être toujours en plaidoirie.

*

Il y a plus de poésie dans la *Gazette des Tribunaux* que dans les œuvres d'Homère.

*

Le meilleur système en politique est de détester à mort tous les gouvernements.

*

Dérober avec adresse n'est pas voler, mais simplement trouver un objet avant que son propriétaire l'ait perdu, hériter d'un bien avant la mort de celui qui le possède.

Quand on ne peut pas payer son terme, on a une maison à soi.

Etc., etc.

Ce serait vraiment faire montre d'une ambition sans mesure que de prétendre épuiser d'un seul coup la liste des fantaisies paradoxales de cette famille, où sont permis tous les jeux de la pensée, où l'esprit de l'auteur ne relève que de ses propres caprices et peut se donner toutes les licences imaginables. Aussi bien, les livres les plus bizarres sont ceux qui restent à faire; les conceptions les plus étranges sont celles qui n'ont pas trouvé leur forme. Sans remonter plus haut que certaine période turbulente de notre siècle où chacun prenait facilement pour un éveil du génie la simple démangeaison d'écrire, n'est-il point regrettable, par exemple, que Jules Vabre, le « compagnon miraculeux, » le facétieux romantique, n'ait pu léguer à la

postérité son fameux *Essai sur l'incommodité des commodes*, fameux, en effet, par la seule annonce du titre sur la couverture des *Rhapsodies* de Pétrus Borel? Que de révélations nous aurait encore fournies le traité *De l'influence des queues de poisson sur les ondulations de la mer*, d'Ernest Ryer, si l'ouvrage eût existé! Mais voilà, on trouve le titre, on imagine l'étiquette et celle-ci paraît merveilleuse d'inattendu : le difficile, c'est d'y répondre. Le cadre semble original : l'obstacle, c'est qu'il faut le remplir. On juge plus raisonnable de tout abandonner. C'est fini, on n'y songe plus, et ces projets en l'air vont rejoindre dans un autre monde tant d'inestimables chefs-d'œuvre qu'on oublia d'écrire, comme : le *Panégyrique du nombre trois*, l'*Histoire générale des oreilles*, l'*Essai critique sur l'art de brailler cagotement, considéré aux points de vue philosophique, physique et musical*, annoncés au dernier

siècle, par le malicieux SWIFT, le *Quiquengrogne* longtemps promis par Victor HUGO, les *Amours d'un crapaud incestueux* dont on attend encore la révélation, par « le lugubre commandeur Leo LESPÈS, » et la très originale biographie de Sambosces, le précepteur d'Adam, que devait nous laisser GÉRARD de NERVAL pour nous consoler, sans doute, de la perte du livre des livres, le fameux *Abistek*, reçu directement du ciel par Abraham.

VI

Toutes les vérités sont devenues triviales; on se lasse de les reprendre de main en main, et, faute d'en pouvoir trouver de nouvelles, on les convertit en paradoxes. Quelqu'un, un jour, reprochait au Père Hardouin la hardiesse de ses systèmes : « Croyez-vous, répondit-il brusquement, que je me serais levé toute ma vie à quatre heures du matin pour ne

dire que ce que d'autres ont déjà dit! » Le plus grand nombre des opinions singulières n'ont pas d'autre origine que ce dégoût de l'uniformité. En général, pour concevoir quelque formule exorbitante, il n'est pas nécessaire de mettre en ligne toutes les forces vives de l'intelligence, et le cerveau n'a pas besoin de se tendre prodigieusement: il suffit de retourner le plus banal des lieux communs. Tandis que personne ne s'en est encore avisé, prenez le contrepied d'une règle bien simple, bien naturelle, et vous aurez l'honneur de rompre en visière aux éternels principes, et vous aurez la satisfaction d'être seul de votre avis. Rien ne semble plus révoltant, n'est-ce pas, que cette maxime du roi-poète CHARLES IX :

C'est cruauté d'être clément, c'est clément d'être cruel.

Et lui tout le premier se croyait un grand

politique pour l'avoir imaginée. Mais il n'avait découvert que ce que nous venons de dire ; examinez-la de plus près cette devise abominable : ce n'est qu'une pauvre absurdité.

Supposez maintenant un groupe d'écrivains de nature très différente et d'occupations fort diverses, mais qui poursuivent le même but, qui veulent également vous surprendre : le procédé va vous sauter aux yeux.

Celui-ci traite accidentellement un sujet usé, rebattu. Il revient une fois de plus sur le triste événement de la Saint-Barthélemy. Qu'en pourrait-il dire ? Rien de nouveau s'il ne cultivait point la contradiction. Mais il s'appelle LINGUET, et naturellement il doit faire, il fait le panégyrique de ce carnage d'une moitié de peuple par l'autre. Quelle ardeur d'apôtre, en effet ! Quel mer-

veilleux zèle ! L'évêque NIGOR, qui conduisit Anne Dubourg au supplice, ne sanctifia pas avec plus de chaleur le massacre général des huguenots, nobles et roturiers.

Celui-là, un des princes de la littérature moderne, a l'occasion de parler des droits de la liberté publique. Nul esprit ne fut plus impatient du joug et de la loi que ce grand poète dont toutes les conceptions, don Juan, le Giaour, Manfred ou Lara, sont des types d'orgueil et de révolte. Certainement, il devrait chérir plus que personne l'idée de l'indépendance universelle et réclamer avec plus d'ardeur que nul autre pour tous les peuples les bienfaits de la liberté. Mais en étant conséquent avec lui-même BYRON ne serait plus Byron, sa logique paraîtrait commune et banale, et c'est à cause de cela qu'il écrit :

Si jamais il y a une république universelle je

m'établirai le partisan du gouvernement despotique : on ne peut pas *faire comme tout le monde.*

Ce dernier s'adonne de préférence aux questions de l'économie sociale. Il veut aujourd'hui traiter de la famille. S'il se résigne à suivre la route ordinaire, tout naturellement il redira, comme nous en parlerions, vous et moi, l'importance du rôle qu'elle exerce et le respect qu'on doit aux légitimes prérogatives du foyer; il représentera de nouveau son influence considérable sur les mœurs publiques et privées, sur les habitudes du travail, sur le régime et la prospérité des écoles. Mais, pas du tout, son intention formelle étant de rompre sans rémission avec les vieux préjugés, ses théories ont bien une autre allure. Voyez plutôt comme il supprime hardiment la famille au nom de l'individu. Ecoutez comme il fait le procès aux « vices monstrueux de cette despotique institu-

tion. » Aussi l'heureux auteur paraît-il intéressant, bizarre, audacieux, paradoxal, ni plus ni moins qu'en 1838, le romancier socialiste de *Frère et Sœur*, M. LUCHET, qui défendait ces opinions.

Nous venons de voir par l'exemple de lord Byron que les génies les mieux trempés, en apparence, ne sont pas à l'abri des entraînements déraisonnables de la pensée. Ils forcent leurs impressions, ils dénaturent leurs propres sentiments, ils exagèrent leurs boutades, leurs fantaisies, leurs humeurs, et tout cela par fanfaronnade et pour étonner la galerie. « Je serais curieux, disait une fois ce poète, d'éprouver les sensations qu'un homme doit avoir quand il vient de commettre un assassinat. » Et rien ne le charmait tant que de passer aux yeux de ses compatriotes pour un être sans analogue, plus vaniteux que Lara, plus impie que Manfred, plus débauché que don Juan, et

non moins cruel que le Corsaire. Tout est désordre, contradictions, folie, dans certaines natures lorsque les tourmente l'ambition de ne ressembler à personne, ni par les habitudes de la vie ni par l'expression des idées morales. C'est encore Byron. Il vient de perdre sa fille naturelle nommée Allegra et voici comment, à la suite de cette catastrophe, il écrit à Thomas Moore :

> Est-ce que vous concevez le sentiment paternel ? Quant à moi je trouve que c'est un mot vide de sens.

Affectation pure ! Son désespoir avait été profond. La veille encore il versait des larmes amères.

Le désir déréglé de l'extraordinaire renverse l'esprit de bien des gens ; à force de vouloir passer pour des intelligences rares ils perdent jusqu'au sens commun. Se distinguer à tout prix du reste des hommes

par l'excès de la manière de dire ou de faire, voilà l'unique motif de tant d'extravagances dont on voudrait aller chercher fort loin la déterminante et qui n'ont d'autre origine qu'un transport de vanité, à l'état suraigu. Chez certains auteurs cette passion de l'inouïsme tourne en délire. C'était la maladie du Père HARDOUIN.

En effet, le trop orgueilleux Jean Hardouin, qu'on a surnommé le *Père Eternel des Petites maisons*, peut être considéré comme le type par excellence de cette monomanie. Doué d'un esprit fort subtil, il possédait un savoir réellement prodigieux. Son édition de Pline l'Ancien l'avait fait connaître à l'Europe entière. Mais les succès qu'il obtint d'abord lui devinrent funestes, on lui prodigua tant d'éloges qu'il en perdit la tête, et le hasard ayant voulu qu'il eût maille à partir avec les autres antiquaires et traducteurs, à propos de quel-

ques méprises dont il ne voulait pas convenir, il s'exalta, il se surmena de telle sorte que, de démenti en démenti, de contradiction en contradiction, il finit par n'être plus, sur aucun sujet, de l'avis de personne.

Sans doute, il n'est pas le seul qui ait avancé en matière d'érudition et de littérature des opinions hétéroclites. Pour ne parler que des commentaires inspirés par les œuvres d'Homère, et même pour ne donner, à ce sujet, qu'un petit nombre d'exemples, on a vu soutenir en France, en Angleterre, en Flandre, en Italie, sur la question des origines, des thèses si extraordinaires, si peu justifiables, que les négations absolues de Flavien JOSÈPHE et de François HÉDELIN (l'abbé d'Aubignac), ou les imaginations de Constantin KOLIADÈS sur l'identité d'Ulysse et d'Homère, ou les hardies conjectures bibliques de Gérard

Croèse, retrouvant à coup sûr, dans l'*Iliade*, la prise de Jéricho et la conquête de la terre promise, et celles de Bentley, de Vico, de Wolf, de Max Muller, les négateurs audacieux de la personnalité du divin rapsode, ne sont rien auprès de ces suppositions-là. Voici d'abord le démonographe angevin Pierre le Loyer, sieur de la Brosse, s'obstinant à retrouver des traces de son cher pays dans la Bible et dans Homère, croyant sérieusement que la plupart des écrivains grecs n'ont pensé qu'à l'Anjou, que l'antre des nymphes décrit par le poète se rapporte aux localités situées entre Lignerolles et Chaufour, et citant un vers de l'*Odyssée* qui signifie évidemment par anagramme :

Pierre le Loyer, Angevin, Gaulois, d'Huillé.

C'est encore le philologue anglais John Bryant faisant naître l'auteur de l'*Iliade* à

Thèbes, en Egypte, prétendant que la fameuse cité phrygienne n'exista jamais sur la surface du globe, représentant le glorieux Aède comme un poète superstitieux qui, après avoir vieilli sur les bords du Nil, déroba dans le temple d'Isis les livres de Phantasia et, pour dissimuler son larcin transporta la scène dans la Troade en déguisant sous des noms helléniques les dieux de la monarchie des Pharaons. C'est l'écrivain flamand et membre du conseil de Flandre, GRAVE, employant trois volumes à établir qu'Homère est, ainsi qu'Hésiode, originaire de la Belgique et que les événements de la guerre de Troie se sont passés aux environs d'Amsterdam. C'est enfin le Napolitain Vincente COCCE imaginant du premier coup que les chants du sublime poète, loin d'appartenir à la Grèce, étaient de source italienne. En voilà assez pour témoigner que le Dr Hardouin n'a pas manqué de rivaux et d'émules dans le

genre où il brille d'un si grand éclat. L'étude du passé fit tourner bien des cervelles, et s'il fallait maintenant dresser la liste complète des mille et mille chimères où sont tombés une foule de grammairiens, d'antiquaires et de philologues par la manie de systématiser et de réformer toutes les connaissances, on resterait effrayé devant cette multitude d'aberrations. Mais, n'importe, notre Père jésuite qui à lui-seul découvrit :

Que tous les ouvrages classiques de l'antiquité, en prose et en vers, à l'exception des écrits d'Homère, de Cicéron, de Pline l'Ancien, des *Géorgiques* de Virgile, des satires et des épîtres d'Horace, avaient été fabriqués par des moines du treizième siècle, sous la direction d'un certain Severus Archontius;

Que l'*Enéide*, œuvre authentique d'un

bénédictin, n'était pas autre chose qu'une fable inventée d'après les événements qui avaient consommé le triomphe du christianisme sur la synagogue ;

Que dans l'embrasement de la ville de Troie il fallait voir l'incendie de Jérusalem, dans le personnage d'Enée emportant ses dieux en Italie la figure de l'Evangile annoncé aux Romains, et dans le développement du poème une description allégorique du voyage de saint Pierre à Rome — où, d'ailleurs, affirmait-il, l'apôtre n'était jamais allé ;

Que les odes d'Horace provenaient de la même fabrique et que la Lélagé du poète était le symbole parfaitement clair de la religion chrétienne ;

Qu'Hérode, le roi des Juifs, était Athénien, païen et platonicien ;

Que le Christ et ses disciples prêchèrent en langue latine;

Et que Platon, Descartes et autres philosophes idéalistes non jésuites, furent des athées :

Cet illustre Hardouin l'emporte sur tous les commentateurs anciens et nouveaux par son intarissable verve paradoxologique.

Oui, ce savant systématématique représente bien le paradoxe moderne obstiné, fanfaron, violent, contradictoire en principe et avec préméditation, passant à l'état d'habitude et d'usage familier, devenant une forme régulière de la littérature écrite, un moyen spécial de propagande ou si l'on veut d'appel à la réputation, et la monnaie courante, la manière propre d'un talent; le paradoxe tel que l'ont

conçu, enseigné, pratiqué, des esprits voués à l'opposition par nature et par calcul, comme Richard SAVAGE, qui, depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de 89 ans ne cessa de prendre le contre-pied de toutes les idées reçues dans son pays, comme LINGUET, Henri HEINE et presque tous les écrivains dits originaux de la période contemporaine. Ni l'antiquité, ni le moyen âge ne nous le montrent sous ce caractère à la fois si net et si complexe. Subtilités d'écoles, exagérations de principes philosophiques, superstitieuses croyances, voilà bien les seules formes qu'il ait revêtues avant ces derniers siècles. Et le meilleur moyen de s'en convaincre, c'est d'en retracer brièvement l'histoire.

VII

Au temps des Grecs et des Romains on se plaignait déjà de l'encombrement des auteurs. Chœrilus de Samos, au début des *Poèmes persiques*, gémit sur ce qu'il vient trop tard. Virgile, au troisième livre des *Géorgiques*, se plaint discrètement des obstacles qu'oppose la concurrence des lettres, et Tite-Live paraît comme saisi de crainte en songeant à

tant de ses « illustres » devanciers, dont il n'est parvenu jusqu'à nous ni les noms ni les œuvres. Plus d'un alors se fût écrié volontiers comme au quatrième siècle de notre ère le grammairien Donat, précepteur de saint Jérôme : *Pereant illi qui ante nos nostra dixerunt !* Néanmoins, dans les âges classiques, on se contentait des idées générales; les meilleurs esprits ne souffraient point de revenir sans cesse sur les mêmes sujets, il suffisait que les œuvres répondissent à un certain convenu plein de mesure et de haute sagesse, vrai, simple, grand comme la nature, et le génie lui-même ne murmurait point contre cette imitation nécessaire. Les poètes les plus hardis, les plus inventifs dans le détail, les plus entraînants et les plus pittoresques, comme Aristophane, n'admettaient pas pour cela l'extravagance et ne sortaient point des conditions absolues et traditionnelles du grand art. La fantaisie brusque

des caractères et des tempéraments, qui éclate en inspirations violentes et désordonnées, n'avait pas encore revendiqué sa pleine indépendance. Les philosophes pouvaient imaginer des systèmes étranges ou développer des principes déraisonnables : ils obéissaient encore, au moins pour la forme de leurs démonstrations, à des règles prescrites comme aux lois véritables du goût et de la méthode. C'est dans un magnifique langage que PLATON, au sein du *Timée*, sorte d'histoire fictive de la production du monde, développe sa bizarre théorie de l'harmonie triangulaire, qui lui fait considérer les nombres, les lignes géométriques, les abstractions mentales, comme des principes d'existence d'où dépendraient la formation des éléments, la génération des êtres, et tous les phénomènes de la nature comme des causes efficientes et réelles, d'après lesquelles le père et la mère n'engendreraient un en-

fant que pour terminer un triangle. C'est avec une éloquence égale que le divin auteur du *Phèdre* s'efforce de persuader à un bel adolescent qu'il doit avoir plus d'attachement et plus de complaisance pour quelqu'un qui ne l'aime pas que pour quelqu'un qui l'aime. C'est au moyen d'une dialectique irréprochable que tels professeurs de stoïcisme, CHRYSIPPE et CORNUTUS, produisaient des maximes aussi injustes et non moins immorales qu'extravagantes; c'est d'une manière très grave et très pompeuse qu'ils exposaient des idées comme celles-ci :

Il est très convenable qu'un père épouse sa fille.

Tout ce qui n'est pas sage est fou, fugitif, exilé, ennemi.

*

Un sage par cela seul qu'il est sage est beau, même quand il est bossu, et riche, même s'il meurt de faim, et roi, même s'il est votre esclave ou le mien.

*

Un sage ne pardonne aucune faute ; pour lui la compassion est sottise et faiblesse.

*

Toutes les fautes sont égales, tout délit est un crime.

*

Il y a autant de scélératesse à tuer un poulet, quand on n'en a pas besoin pour son dîner, qu'à tuer son père.

*

Le sage ne doute de rien, ne se repent de rien, ne se trompe sur rien, ne change jamais d'avis, ne se rétracte jamais.

Et les Grecs qui se connaissaient en sophismes ne craignaient point de dire :

Si les dieux se servaient de dialectique, ce serait celle de Chrysippe qu'ils choisiraient.

Les rhéteurs aussi pouvaient tour à tour plaider le pour et le contre, défendre à volonté le bien ou le mal, le vrai ou le faux, le juste ou l'injuste : ils ne s'écartaient point de la discipline des écoles; ils ne faisaient que se transmettre les arguments captieux de la sophistique. Aussi, tout en rapportant leurs procédés, ni Aristote, ni Cicéron, ni Longin, ni Denys d'Halicarnasse ou Démétrius de Phalère, ni Quintilien, n'ont mis en précepte l'art de soute-

nir et de défendre le paradoxe, tel que nous l'avons figuré tout à l'heure.

On connaît l'origine de la sophistique. La philosophie grecque venait de parcourir la première phase de sa carrière, après avoir débuté par la physique générale. Vers la fin du septième siècle s'étaient multipliées les hypothèses cosmogoniques. Chacun des sages de l'Ionie, ces initiateurs, avait eu son système sur l'origine du monde ; l'un voulait en reconnaître la cause dans l'eau (THALÈS), un autre dans l'air (ANAXIMÈNE, puis DIOGÈNE, d'APOLLONIE, son disciple) et celui-là dans le feu (HÉRACLITE). Le dernier d'entre eux, ANAXAGORE, allait enfin chercher ce principe suprême en dehors de la matière, lorsqu'une vive réaction se produisit contre la physique sensualiste de l'école ionienne. A leur tour, XÉNOPHANE de Colophon et PARMÉNIDE d'Elée, dédaignant l'étude des

phénomènes, s'étaient efforcés d'atteindre tout d'abord la substance absolue, unique, immuable, et, partant de la doctrine de l'*un et tout*, leurs continuateurs MÉLISSOS de Samos et ZÉNON d'Elée étaient arrivés à nier d'un seul coup le changement, le mouvement et la vie. De cette diversité de doctrines naquit le scepticisme. Le doute s'éveilla sur l'impossibilité de se rendre compte de la cause, puis il s'étendit au vague de toute connaissance concernant la nature intime des choses. PROTAGORAS d'Abdère, le roi des sophistes, l'inventeur de l'*éristique* ou art de la dispute, commença par déclarer qu'on peut soutenir également le pour et le contre en n'importe quel sujet; et qu'on peut même discuter la proposition qui prétend que tout est discutable. GORGIAS de Leontium se fit fort de démontrer : 1° que rien n'existe; 2° qu'en admettant qu'une chose existerait nous ne pourrions la connaître; 3° qu'en

supposant par extraordinaire que nous connaîtrions ce qui existe nous ne pourrions le faire connaître aux autres. Et après eux MÉTRODORE de Chio, HIPPIAS d'Elis, PRODICUS de Céos, THRASYMAQUE de Chalcédoine, CALLICLÈS, DIAGORAS L'ATHÉE, CRITIAS, AGATHON, POLOS d'Agrigente et ALCIDAMAS, hommes de mérite pour la plupart continuèrent à démontrer le caractère relatif de la vérité, comme de la vertu. ARCÉSILAS, disciple de THÉOPHRASTE, de DIODORE, de PYRRHON, de CRANTON, et le premier maître de la seconde Académie, en vint directement à nier non seulement la science, mais encore la possibilité de la science. Les sophistes en général s'appliquèrent à prouver que la rhétorique, souveraine maîtresse des arts, indifférente en elle-même au vrai et au faux, permettait de parler avec vraisemblance sur les sujets les plus contraires aux propositions communément établies,

d'employer les mêmes arguments pour la défense d'une bonne et d'une mauvaise cause, et que les mêmes formes de langage pouvaient servir également à démontrer l'être et le non être, l'existence ou la non existence de Dieu et de l'âme, l'identité du bien et du mal. Deux frères, natifs de Chio, EUTHYDÈME et DIONYSODORE, enseignaient que nulle affirmation ne peut être un mensonge. Calliclès, dans le *Gorgias*, déclare que les lois n'ont aucun droit au respect des hommes intelligents, libérés des préjugés vulgaires, et ce n'était point la plus hardie des assertions de la sophistique.

Les attaques redoublées de Socrate et de Platon avaient discrédité profondément ces artistes de l'éloquence. Mais au temps de la domination romaine, sous les empereurs, le nom de sophiste reprit une signification honorable; les rhéteurs affluèrent,

et ces nouveaux venus renchérirent sur les procédés de Gorgias et de Protagoras. Multipliant à tout propos les disputes inutiles, les vaines surprises de la dialectique, ils recherchaient de préférence les sujets les moins relevés et trouvaient qu'il y avait plus de mérite chez un orateur, en raison de la difficulté, à faire le panégyrique de la Fièvre, de la Surdité, de la Goutte, à parler en de très beaux termes de la Marmite ou du Vomissement qu'à célébrer Jupiter ou Achille. Dès l'origine, dans la société grecque, les philosophes et les rhéteurs se voyaient avec peu d'estime et de sympathie. Les héritiers des dialecticiens d'Elée, par exemple, ne supportaient pas facilement les jongleurs littéraires de l'école d'Isocrate, les trop brillants successeurs de Coras et de Tisias. Pendant des siècles, ils voulurent rester séparés. Mais à la longue ils furent bien obligés de s'entendre; car ils s'emprun-

taient mutuellement leurs procédés, et la rhétorique entrait de force dans la philosophie. Sous l'empire, lorsque le stoïcien ATTALE, exagérant encore la doctrine du pythagoricien SOTION sur l'abstinence complète des viandes, affirmait non sans une certaine morgue qu'avec un peu de pain et de bouillie on pouvait être aussi heureux que Jupiter; lorsque le fortuné SÉNÈQUE écrivait sur des tablettes d'or l'éloge de la pauvreté, et quand DÉMÉTRIUS le Cynique s'écriait à la face des puissants, dont il recherchait les persécutions, qu'il n'y a rien de plus malheureux que de ne pas connaître le malheur : ces grands moralistes n'étaient point si dédaigneux des contrastes de mots et d'idées que recherchaient avant tout les sophistes. Souvent les philosophes et les rhéteurs traitaient des sujets semblables et se servaient des mêmes arguments. Tantôt, spéculant à plaisir, moins pour éclairer les âmes que pour rivaliser

ensemble de dextérité dialectique, sur les actions humaines, ou sur les motifs de ces actions, ou sur les conflits qui s'élèvent entre nos devoirs, les uns et les autres s'écervelaient à débattre en forme les cas de conscience les plus compliqués.

Un fils doit-il dénoncer son père, voleur de deniers publics ?

*

Peut-on donner en paiement de la fausse monnaie qu'on a reçue soi-même ?

*

Vendant une maison malsaine, sommes-nous tenus de la déclarer pour malsaine ?

*

Car les ANTIPATER et les DIOGÈNE de

Babylone avaient de loin précédé les casuistes du catholicisme, et telle question, par exemple, de l'honnête jésuite FILLIUCIUS, restée fameuse, autant à cause de la singularité de la circonstance que de l'imprévu de la réponse, — à savoir :

Celui qui s'est fatigué à poursuivre une fille, *ad insequendam amicam*, est-il obligé de jeûner? — Nullement...

Cette question mirifique ne présentera rien en soi de plus extraordinaire que le très rare sujet de scrupule proposé par SÉNÈQUE :

Si un homme, ayant perdu ses deux bras à la guerre, surprend sa femme en flagrant délit d'adultère et ordonne à son fils de la tuer, que doit faire le fils ?

Tantôt, éplucheurs infatigables de syllogismes, curieux avant tout de se sur-

monter mutuellement à force de combinaisons ingénieuses, ils se complaisaient à l'envi dans l'examen d'une foule de menus problèmes qu'ils savaient, à l'avance, chimériques et insolubles. Chez le grave TAURUS, nous rapporte Aulu-Gelle, il arrivait maintes fois qu'à l'heure du dîner, entre un plat de lentilles et une courge coupée en morceaux, on discutait des questions du genre des suivantes :

Quand peut-on dire qu'un mourant se meurt ? Est-ce quand il est mort ou quand il est encore en vie ?

*

Quand peut-on dire qu'un homme assis se lève ? Est-ce quand il est déjà debout ou quand il est encore assis ?

*

Est-il possible à l'homme de rire à gorge dé-

ployée et de pleurer à chaudes larmes tout à la fois ?

Entre la poire et le fromage, ils prenaient plaisir à développer de ces théories spécieuses :

Le jambon désaltère ; car le jambon fait boire, le boire désaltère ; donc le jambon désaltère.

Ou bien ils se délectaient avec un charme extrême, les ingénieux abstracteurs de quintessence à reprendre, non sans dépense nouvelle de démonstrations subtiles et beaux renforcements de preuves énigmatiques, certains des sophismes les plus célèbres des Grecs.

1° *Le tas de blé :* un grain de blé ajouté à un autre grain ne fait pas un tas ; un autre grain ajouté ne le fait pas non plus, et ainsi de suite ; donc on ne fera jamais un tas de blé avec des grains de blé ;

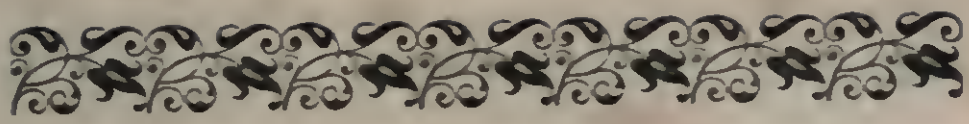
*

2° *Le chauve :* en ôtant un cheveu à une tête garnie de cheveux, on ne rend pas un homme chauve ; en en ôtant deux, trois, pas davantage ; donc on peut lui ôter tous les cheveux de la tête sans le rendre chauve ;

*

3° *L'Electre* : Electre, fille d'Agamemnon, connaissait et en même temps ne connaissait pas Oreste ; car, en présence d'Oreste encore inconnu, elle sait qu'Oreste est son frère ; mais elle ignore que celui qui est là est Oreste.

Les plus sérieux raisonneurs, comme FAVORINUS, qui se fit par gageure le panégyriste de la laideur, ne détestaient point d'aborder quelques-uns de ces sujets ridicules (*infames materiæ*), tant ils avaient alors de vogue dans les écoles de rhétorique.



VIII

Les savantes frivolités de la sophistique païenne, nous les retrouvons florissantes en plein moyen âge chrétien, au sein des écoles. Bizarre contraste! Alors que l'Eglise absorbe en elle toute influence et tout enseignement, alors qu'il n'existe d'autre règle générale que la loi d'une croyance parfaite et soumise, les libres fantaisies de la discussion semblent

n'avoir pas de limites. Rien n'arrête nos courageux dialecticiens; armés du triple syllogisme ils s'attaquent de préférence soit aux mystères les plus impénétrables, soit aux sujets les plus épineux. Que de longues et vaines discussions, par exemple, soulevées par les docteurs Thomistes, Albertistes, Scottistes, à propos du thème ridicule auquel ils avaient réduit la question de la préexistence de Dieu :

L'œuf a-t-il existé avant la poule ou la poule avant l'œuf?

Avec quelle intense application de leur esprit, avec quel sérieux et quel scrupule, les Cornificiens, les compulseurs d'arguments cornus, ne se prenaient-ils pas à discuter des énigmes de cette importance :

Le porc qu'on mène au marché est-il tenu par le porcher ou par la corde ?

Ou d'horrifiques problèmes, comme celui-ci :

La chimère bourdonnant dans le vide ne pourrait-elle pas dévorer les secondes intentions?

Que Rabelais assure avoir été débattu douze ou quinze semaines par un concile!

Combien d'efforts malheureusement très inutiles on dépensa pour expliquer les universaux, les formes séparées, les matières premières, les quiddités, les eccéités, ou les formalités! Les luttes d'école, aux douzième et treizième siècles, ne passionnaient pas moins que les tournois. On poussait l'amour de l'argumentation à un degré de raffinement et de subtilité vraiment inconcevable. C'est ainsi que, prenant pour base cette règle élémentaire de la langue latine : deux négations valent une affirmation, les scolastiques jouaient sur des né-

gations tellement compliquées qu'il fallait se servir de pois et de fèves pour en constater le nombre et décider si la proposition était négative ou affirmative. Voyez *les thèses impossibles*, les *Quæstiones logicales*, *naturales*, *fallaces*, *impossibiles*, du docteur SIGER de Brabant, ce grave professeur de la rue du Fouarre que le Dante estima si haut, cette voix éclatante de la vieille controverse, comme dit Victor le Clerc : elles se déroulent avec une logique infernale. Tantôt, pour l'instruction des étudiants en théologie, *ad communem sociorum utilitatem*, il argumente contre l'existence de Dieu, tantôt il plaide contre l'imputabilité des actes humains. Dans la cinquième de ses propositions, il renouvelle tout le pyrrhonisme et prouve qu'il n'y a en ce monde que des apparences et des songes, *simulacra et sicut somnia*, *in quibus non sumus certi de existentia alicujus rei*, etc. Quelques-unes de ces thèses sont simple-

ment bizarres et puériles, la troisième entre autres où il prétend que *la guerre de Troie dure toujours sous prétexte qu'elle a sa place dans le temps et que le temps dure encore :* aussi forte sera la dialectique de ce prédicateur du seizième siècle disant que *le monde ne saurait remplir le cœur de l'homme par la raison que le monde étant rond et le cœur triangulaire, un rond inscrit dans un triangle ne le remplit pas.* Mais, de fait, à quoi servait tout l'attirail de nos bateleurs d'école? Après l'objection arrivait inévitablement la réfutation, et, dans le développement de leurs propositions implicites et explicites de nouveaux syllogismes venaient toujours pour renverser les premiers. Stérile exercice de l'intelligence qui en proposant des doutes sur toutes les questions semblerait donner à croire qu'elles sont toutes également problématiques! Cependant il faut le signaler comme un effort et une dépense d'esprit.

Après avoir jeté un rapide coup d'œil sur les étrangetés voulues, cherchées, combinées d'avance, du moyen âge scolastique, une tentation vient à l'esprit, la curiosité s'accroît, et l'on voudrait par contraste en relever une à une les si nombreuses excentricités involontaires. Certes il y aurait à récolter d'amples moissons d'erreurs et de préjugés à travers ces époques naïves où le miracle passait pour le fait le plus ordinaire et devenait en quelque sorte l'explication la plus naturelle des choses inexpliquées. Seulement on risquerait fort de s'engager là dans une terrible digression. Voyez plutôt. D'abord il faudrait s'essayer à faire tenir en un seul tableau l'érudition fantastique du temps des trouvères et la physique et la cosmographie abracadabrantes des auteurs de Miroirs, de Trésors, d'Images du monde. Il y aurait ensuite à recueillir tous les plus singuliers commentaires d'une foule d'intelligences crédules sur le sym-

bolisme déjà passablement merveilleux des Pères de l'Eglise : Clément, Origène, Tertullien, Lactance, Arnobe, Augustin, Ambroise, qui tour à tour et d'un commun accord avaient fini par constituer une sorte d'histoire naturelle sacrée pour les besoins du culte. On ne saurait négliger non plus les impossibles rêveries du trop prolixe ALBERT LE GRAND et les amplifications du franciscain BARTHÉLEMY DE GLAINVIL sur les vertus mystérieuses des végétaux, des pierres et des animaux. Dans ce cadre enfin devraient trouver leur place les capricieuses explications de la nature des êtres que nous apportent, à l'imitation d'Epiphane et d'Isidore de Séville : PHILIPPE DE THAUN, GUILLAUME le Clerc de Normandie et RICHARD de FOURNIVAL; puis les merveilleuses recettes que nous fournissent sur les propriétés attribuées aux gemmes le traité de MARBODE et nombre d'ouvrages sortis de la même source, codes anonymes

de minéralogie médicale et phylactérique, collections de talismans, livres de médecine populaire ou lapidaires mystiques. Et naturellement cette revue des fantaisies de la science d'autrefois ne saurait s'arrêter là : il conviendrait de la poursuivre jusqu'aux limites extrêmes du seizième siècle, jusqu'au terme de cette période originale et confuse, que trouva si propice l'imagination des démonographes (SPRENGER, DEL RIO, de LANCRE, BOQUEL, le LOYER, HÉDELIN), où tant d'ingénieuses théories furent exposées sur les phénomènes de l'action lointaine des astres, sur le système des correspondances qui s'établissent entre le ciel et la terre, puis entre la terre et l'homme (Léonicus THOMÆUS, Jérôme CARDAN, Oswald CROLLIUS, CREMONINI, CAMPANELLA) et sur le fameux principe des *ressemblances* duquel sortirent, comme autant d'accessoires de l'astrologie, la physiognomie, la métoposcopie, la chiromancie, la podo-

mancie et autres spéculations merveilleuses se rattachant toutes à cette même et unique formule : la constitution de l'homme n'est que l'image de la constitution de l'univers. Mais alors ce ne serait plus un alinéa, un paragraphe, une portion de chapitre ni même un chapitre entier à écrire ; ce serait la matière d'un livre à faire. Rentrons bien vite dans notre sujet. Le paradoxe proprement dit n'a rien de connexe avec les préjugés populaires, les divinations occultes, et les quatrains oraculaires des NOSTRADAMUS.

IX

Nul terrain n'aura été plus favorable à la culture du genre burlesque et de la littérature facétieuse que le sol de l'Italie.

L'Espagne fut le climat privilégié du sophisme théologique, croissant de pair avec les libertés de son génie picaresque. A bon droit revendique-t-elle les noms du

fameux MOLINA, d'ESCOBAR, de VALENTIA, des HURTADO, de CASTRO PALAO, d'AZOR, de VILLALOBOS, de SUAREZ, SANCHEZ, HENRIQUEZ, FAGUNDEZ, les piliers de la casuistique obligeante et accommodante, les doctes théologiens et absolveurs des cas de conscience, si habiles à mettre d'accord les intérêts du monde et les exigences du culte, la corruption grandissante des hommes et les lois rigides de la morale, à purifier l'intention après l'action commise, à corriger le vice du moyen par la pureté de la fin, à rendre presque légitimes et défendables, à force d'interprétations pointilleuses et d'arguties, des maximes terriblement élastiques sur l'art de *conserver les apparences du bien en faisant le mal*, d'employer les restrictions mentales comme une manière innocente de fausser ses engagements, et enfin de rester dévot, en commettant quelquefois le mensonge, le larcin, la calomnie et l'homicide.

L'ALLEMAGNE passe, à bon droit, pour être la terre classique des billevesées abstraites, des songes creux et des chimères philosophiques. « La Providence, disait un compatriote de Klopstock, a donné aux Français l'empire de la terre, aux Anglais celui de la mer ; aux Allemands celui de l'air. » C'est qu'en effet la plupart de leurs génies et de leurs créations vivent dans l'élément des rêveurs et des oiseaux du ciel. A l'Allemagne appartiennent bien les visions apocalyptiques de Jacobus BŒHME, le *Philosophus teutonicus* qui considérait ses absences ultra-terrestres comme l'illumination immédiate du Saint-Esprit ; — les élucubrations oraculaires et sybillaires de HAMANN, intitulées de façon extravagante : *Mémoires de Socrate pour l'ennui du public ; Apologie de la lettre H ;* l'*Esthétique dans une noix ; Golgotha et Schlebimini ;* le grand HAMANN, le *Mage du Nord*, « profond comme le ciel, a dit prétentieu-

sement Jean-Paul, avec ses nébuleuses mystérieuses qu'aucun œil humain ne pourra résoudre ; » — les *inouïsmes* prémédités de RICHTER, l'auteur inimitable du *Titan*, qui déclarait prendre autant de soin pour rendre son œuvre obscure, inintelligible aux profanes, qu'un autre en eût pris pour l'embellir et pour la simplifier ; qui se vantait, se glorifiait d'inquiéter perpétuellement le lecteur, de tenir sans cesse sa curiosité en suspens, de lui infliger au moins une dizaine de persécutions différentes, à l'heure, et dont les dénominations fantasques des parties séparées de ses livres le disputent en extravagance à celles d'un fou littéraire de notre siècle lequel ayant composé un drame sans analogue au monde : *Semiramis Trismégiste* (trois fois grande), en avait ainsi partagé les actes : *Journée de Dieu en cinq coupes d'amertume*. En Allemagne encore virent le jour cette légion de philosophes pessimis-

tes, les commentateurs impitoyables de la dure maxime de Cakya-Mouni : « Le mal, c'est l'existence ; » et des sombres conceptions du boudhisme :

SCHOPENHAUER, qui veut l'anéantissement de la race humaine par l'extinction de l'amour, par la supression absolue du commerce sexuel devant tarir le flot des générations, par l'ascétisme universel ; — HARTMANN, qui, lui aussi, proclame la déraison du vouloir-vivre, mais qui, dépassant les conclusions de son maître, étend cette nécessité de la délivrance finale à tout le globe, et demande la libération du monde par sa destruction volontaire, complète, simultanée, par une explosion gigantesque, à l'aide de tous les moyens de la science, par le suicide cosmique, suicide absolu, sans réveil possible, où l'on verrait le cosmos entier s'évanouir avec ses archipels, ses nébuleuses, ses

mondes en formation, et l'univers tomber en poussière dans le cercueil où l'homme se serait volontairement couché ; — FRAUENSTÄDT, TAUBERT, Julius BAHNSEN, les logiciens à outrance d'une même affection cérébrale et littéraire, dont le principe est la haine de la vie et le terme l'éternelle mort ; — et, au-dessous de ces graves penseurs, le conseiller WEINHOLD, le trop cruel traducteur de Malthus, qui, renchérissant sur son modèle, propose la castration largement opérée comme l'indispensable remède à l'excès de la population.

La GRANDE-BRETAGNE, où toutes les originalités de caractère ont leurs coudées franches, où tout un chacun peut, à son heure et à sa guise, enfourcher son *hobby-horse* et le conduire comme il lui plaît ; l'*Old England* est le pays par excellence de l'excentricité.

L'Amérique, à l'encontre d'une civilisation d'hommes d'affaires, orgueilleuse de son bon sens pratique, basée sur trois siècles de science positive, d'action industrielle, de mise en œuvre commerciale, financière, économique, aura pareillement connu toutes les exagérations imaginables du laisser-dire individuel se manifestant en liberté par toutes les voies du journalisme, de la littérature humoristique et de la prédication. Les divagations théologiques en première ligne s'y seront épanouies avec une abondance, avec une fertilité sans pareille, chacun voulant s'instituer pour son propre compte son inspirateur et son juge. Là, pas de contrôle intellectuel dont on reconnaisse, en doctrine, le caractère dominateur ou l'influence exclusive. « L'Américain est indépendant, un charpentier se croit aussi sage, aussi capable de décider qu'un historien, un critique, un philosophe ou un théologien de profession... »

Joignez à cela ce que M. Taine appelle un certain fonds de folie mystique, une disposition spéciale de tempérament, à prêcher, discuter, s'exalter, et l'on s'expliquera vite que tant d'idées bizarres aient pu naître, qu'elles aient pu rencontrer tant d'applaudisseurs ou d'adhérents au Nouveau-Monde, où les sectes se dénombrent par centaines. Dans ce pays, seul, avait chance de se produire naguère et de prospérer pendant un demi-siècle, l'étrange religion du mormonisme, fondant une société sur l'ignorance du public, sur l'asservissement des sujets, sur l'abaissement des femmes, et trouvant néanmoins une multitude d'adeptes pour admettre comme articles de foi :

Que les os des anciens Indiens sont ceux des Israélites ;

Que l'ancienne Amérique fut colonisée par les dix tribus d'Israël ;

Que les Lamanites ou les Peaux-Rouges de ce continent sont le vrai peuple de Dieu ;

Qu'en attendant la construction de la nouvelle Jérusalem sur une autre terre de rédemption, non loin du lac Salé, saint Jean se promène mystérieusement dans les prairies de l'Ouest, c'est-à-dire jusqu'au jour où il devra faire son entrée dans la Cité sainte et montrer aux élus les clefs de Melchisédec.

Dans cette seule contrée, les prophètes José Smith et Brigham Young pouvaient obtenir d'une population errante de telles marques de constance, de zèle industrieux, de résignation à toute épreuve, de foi poussée jusqu'au martyre, pour l'avantage idéal de croire, — à titre de Mormon, qu'on est saint, choisi par Dieu, qu'on aura le don de parler des langues sans les enten-

dre, ou d'entendre des langues sans les parler, qu'on règnera mille ans sur la terre, qu'on aura les gentils pour domestiques, et qu'on finira par avoir un corps éternel avec beaucoup de femmes et toutes sortes de plaisirs.

Il n'est pas jusqu'aux pays reculés de l'Orient, comme la Chine et la Perse, où l'on ne trouverait à glaner, sous les noms de Li-taï-pé, d'Oang-Oey, de Thou-fou, d'Hafiz et de Kheyam, maintes doctrines contraires à la logique de la vie, et maintes opinions paradoxales, soit qu'on y célèbre sans cesse, à l'exclusion absolue des joies austères ou des luttes morales, la douceur des assoupissements du vin et les bienfaits supérieurs de l'ivrognerie, soit qu'on y érige en dogme unique l'infaillibilité des instincts.

Mais, à la vérité, quand on a fait le tour

des littératures, on est bien obligé de reconnaître que la France, — à son avantage ou non, — est la vraie patrie du paradoxe.

On l'a dit avant nous, l'esprit français, plus amateur des idées brillantes que des idées justes, y est enclin par nature, notre tempérament nous y entraîne, la langue nationale s'y prête avec sa souplesse habituelle et la majorité du public l'accueille de préférence. Du reste il ne fleurit pas toujours avec la même luxuriance dans notre heureuse contrée : on l'a vu traverser des phases très inégales ; et c'est de nos jours qu'il est arrivé à son plein épanouissement.

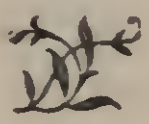
Au dix-septième siècle, malgré les hardiesses sceptiques de La Mothe Le Vayer dont les opinions se résumaient dans ces deux vers espagnols :

De las cosas mas seguras
La mas segura es dudar,

c'est-à-dire : des choses les plus certaines, la plus certaine est le doute; malgré les audacieuses critiques de Pierre BAYLE, ce précurseur de Voltaire et de Hume voyant partout l'affirmation et la négation, le pour et le contre, l'assertion et la difficulté, la théorie et l'objection, et se réfugiant dans un *que sais-je?* universel; en dépit des trop ingénieuses subtilités de la casuistique, grâce auxquelles on pouvait travestir jusqu'au sens naturel de chaque mot, et des chimères du quiétisme sur l'impossible amour de Dieu et sur la doctrine des parfaits; en dépit du paradoxe obstiné de MALEBRANCHE sur la vue en Dieu des corps qui nous environnent, des utopies de FÉNELON concernant la religion, la politique et la philosophie, voire même des rêveries du Père Hardouin ou des imagi-

nations baroques de CYRANO DE BERGERAC, dont l'*Histoire de l'Etincelle* promettait d'être un corollaire tant précieux de l'*Histoire comique du Soleil et de la Lune*, si la main d'un voleur ne l'avait dérobée à la postérité; — au dix-septième siècle, disons-nous, l'esprit de discipline règne en souverain maître sur les intelligences, dans tous les ordres de la littérature, et l'esprit de liberté n'a pas encore rompu le parfait équilibre où voudraient se maintenir la raison et l'imagination. Au temps de Voltaire et de Diderot il n'en est plus ainsi. Une nouvelle puissance vient de naître, qui s'appelle l'Opinion publique. Chacun prétendant avoir désormais sur toutes choses son mot et son jugement, le système de contradiction passe à l'état d'habitude courante. Les tendances de l'époque sont essentiellement agressives et sceptiques. Une armée de novateurs s'écoule par toutes les issues du siècle. Il n'est pas une seule idée qui ne soit reprise sépa-

rément, discutée, niée, remuée, bouleversée. On assiste à l'ébranlement universel du monde moral. Sans doute le dix-huitième siècle fit pénétrer bien des idées généreuses au sein de la politique et de l'économie sociale; il étendit et exhaussa la puissance des lettres; par l'ardeur de son génie analytique il contribua, dans une foule de directions, à l'avancement des connaissances; enfin il prépara largement la moisson scientifique de notre âge. Mais aussi combien de chimères systématiques n'a-t-il pas enfantées! Que d'exagérations dont il s'est rendu responsable!



X

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, DIDEROT, MERCIER, LINGUET, tiennent le premier rang parmi les raisonneurs excessifs d'alors.

Jean-Jacques, « ce fou du grand genre, » comme l'appelait Buffon, aurait pu passer pour le roi des sophistes.

Renverser les lois et les maximes
De toute société,
Aux beaux arts imputer tous les crimes,
Dégrader l'humanité,
Des Iroquois préconiser la vie,
Confondre les états et les rangs,
Etouffer les talents,
Voilà sa philosophie.

A-t-il suggéré vraiment beaucoup d'idées neuves ?

A-t-il créé beaucoup de théories ? Non, certes. Mais en reproduisant les mêmes dilemmes de cent manières il savait leur communiquer une force étonnante. Il débuta par une diatribe générale contre les lettres, la philosophie, les sciences, les arts et le progrès. Voici deux échantillons des idées qu'elle renferme :

L'état de réflexion est un état contre nature et l'homme qui médite est un animal dépravé.

*

Il y a cent à parier contre un, que le premier qui porta des sabots, était un homme punissable, à moins qu'il n'eût mal aux pieds.

Rousseau n'aura été ni le premier ni le dernier à soutenir cette thèse contre le perfectionnement de l'intelligence. Au IIe livre des *Essais* de Montaigne on peut voir la liste des philosophes grecs et latins qui ont avancé des opinions analogues. Erasme, dont l'érudition était immense, s'est amusé, dans l'*Eloge de la Folie*, à donner la place d'honneur aux ignorants. En 1527, Corneille Agrippa, qu'on appelait à cause de l'étendue de ses lumières le *Trismégiste*, déploya des connaissances prodigieuses pour démontrer que le souverain bien consiste à ne rien savoir. En 1545 parut, sous le nom d'*Opsimathès*, un opuscule spirituel du genre des paradoxes d'Hortensio Landi et de Charles Estienne,

où l'auteur prenait pour texte de plaisanterie le sujet que Jean-Jacques Rousseau devait, deux cents ans plus tard, traiter sérieusement. Au dix-septième siècle, sans parler de l'évêque GODEAU et de son discours contre l'éloquence qui n'est qu'un jeu d'esprit, le poète italien TASSONI, dans son livre des *Pensées*, décrie systématiquement l'influence générale des lettres. Du temps de Rousseau, milord BOLINGBROKE déclarait d'une manière formelle qu'il y aurait plus de savoir et de sagesse parmi les hommes s'il y avait moins d'érudition et de philosophie. MERCIER allait plus loin : il affirmait que l'instruction est la peste du genre humain. SWIFT, dans le *Conte d'un tonneau*, cette satire de toute science et de toute vérité, et SÉNANCOURT, dans les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme*, ont des conclusions de cette sorte. De nos jours, Herbert SPENCER a repris très au long la théorie même de Jean-Jac-

ques Rousseau disant qu'il ne faut rien attendre des connaissances pour le progrès de la moralité, et cette autre, corrélative de la première, qu'il faut laisser le progrès s'opérer de lui-même par la sélection naturelle. Enfin on pourrait dire que l'*Ane* de Victor Hugo est un véritable pamphlet contre la science. Mais nul écrivain n'apporta dans les développements de ce thème sophistique autant de force, d'éclat, de vivacité, de chaleur, de personnalité, que Rousseau. Et cela, bien qu'il fût redevable de nombreux emprunts à Malebranche, à Crouzas et à Morelly.

Trois ans après, avec le *Discours sur l'inégalité des conditions* ; c'est la société tout entière qu'il malmène; il ne prétend à rien moins qu'à reconstruire l'homme primitif par les secrètes lumières de la raison. Dépassant de loin les inventions du père Buffier qui, dans son *Cours des*

sciences, avait célébré la *félicité de l'état sauvage* à l'encontre des vains *assujettissements de la politesse*, il prend résolument pour idéal cet état de nature purement imaginaire où l'homme n'aurait ni parlé ni pensé. HOBBES, le défenseur conséquent de la tyrannie, avait déclaré que les animaux, comme les abeilles et les fourmis, par leur instinct propre, sont plus sociables que l'homme. Un certain MAC-MAHON, l'auteur peu connu de l'*Essai sur la dépravation de la nature humaine*, exagérant encore cette philosophie déjà si absolue, établissait positivement : 1° que l'homme est en hostilité nécessaire contre tout ce qui existe ; 2° que si chaque père le pouvait, il tuerait son fils ; 3° que si chaque fils le pouvait, il tuerait son père ; 4° que si chaque roi le pouvait, il tuerait tout son peuple. Jean-Jacques pousse à bout la théorie de l'un et aboutit presque aux conclusions de l'autre. Il représente

l'état de société comme ayant été la cause unique de tous les maux et de tous les crimes, lance ses anathèmes contre la civilisation, et aspire à la vie barbare... Là, du moins, comme dit le poète anglais TENNYSON, son disciple, les passions délivrées de leurs entraves auront un but et de l'espace pour respirer! *There the passions cramp'd no longer shall have scope and Breathing-space.*

Rousseau était en trop beau chemin pour s'arrêter. Il écrivit le *Contrat social*, auquel le moindre reproche qu'on ait pu faire, c'est de favoriser le communisme en ruinant le principe de la propriété; il porta l'utopie dans le roman de la *Nouvelle-Héloïse*, aussi faux par le but moral que par l'expression des sentiments; et pareillement dans l'*Emile* où, pour élever un enfant, il voulait refondre toute la société, où sur tous les points de l'éduca-

tion il apporte de continuels démentis à la nature, à l'usage, à la raison :

Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme.

*

L'homme en inventant l'acclimatation, fait dégénérer la nature.

*

La science et l'industrie ne créent que des difformités, des monstres.

Voilà, n'est-il pas vrai, une belle collection d'idées fausses, dans l'ensemble et dans les détails ?

Mais comment pouvait-il en être autrement chez cet homme qui ne raisonnait que par imagination et ne construisait des sys-

tèmes que par instinct! De froid ou de glace, Jean-Jacques ne connaissait pas de juste milieu. Sa fougue l'emportait naturellement au delà du but sans qu'il pût s'en défendre. Il ne fut jamais en sa puissance de s'animer avec modération, et toute pensée chez lui sortait de l'émotion et de la fièvre. Du reste cette disposition particulière de son tempérament convenait si bien à ses ambitions littéraires! Il voulait d'abord frapper, étonner le lecteur, saisir le succès plutôt par l'outrance que par la justesse des idées, quitte à revenir ensuite en arrière, à s'amender, à se corriger lui-même dans des pages contradictoires. En effet, presque toujours il modifia graduellement ce que ses premiers raisonnements, sur un sujet ou sur un autre, avaient de trop rigoureux : par des commentaires ou des remaniements tardifs il a transformé presque entièrement l'aspect de chacune de ses thèses. L'inconséquence et l'illo-

gisme furent très profitables à Jean-Jacques Rousseau.

Diderot, lui aussi, réunissait tous les contrastes dans sa manière d'écrire et dans son caractère. On pourrait dire qu'il fut le type littéraire le plus original du décousu et de la témérité. Capable de défendre avec autant de force, de verve, d'exaltation, d'éclat, l'erreur et la vérité, il se jetait continuellement d'un pôle à l'autre de la pensée; suivant la sensation présente ou l'humeur du moment il subissait des métamorphoses surprenantes. Un jour, défenseur de la raison, il perçait à jour les vues spécieuses de tel ou tel de ses contemporains; le lendemain, venait-il à s'engouer du caprice le plus bizarre, aussitôt, dans une improvisation ardente, il le poussait pour son propre compte jusqu'aux bornes ultimes du chimérique. Le matérialiste Diderot combattit très vive-

ment ces divers sophismes du sensualiste HELVÉTIUS :

L'éducation seule fait toute la différence entre des individus à peu près bien organisés.

*

Les vrais, les seuls précepteurs de notre enfance sont les objets qui nous environnent et le hasard.

*

L'amour des talents est fondé sur l'amour des plaisirs physiques et surtout sur celui des femmes.

*

Sans passion, point de besoins, point de désirs ; sans besoins et sans désirs, point d'esprit, point de raison.

Mais lui-même, — outre son fameux *Paradoxe sur le Comédien* se résumant à dire

qu'un comédien joue d'autant mieux son rôle qu'il y met moins de passion, de sensibilité, d'émotion personnelle, — que d'affirmations extrêmes n'a-t-il point semées à travers ses romans, ses lettres, ses traités de philosophie, de science et d'éducation!

A de certaines heures il se posait en apôtre de la vertu. Il s'exaltait, dans ces moments, à l'idée d'un théâtre sérieux et honnête, de la comédie faisant l'office de la morale en action, de l'art dramatique ayant charge d'âme et se tournant en sermons dialogués. Car voilà bien le théoricien du *Père de famille*. Mais tournez la médaille, vous retrouvez l'auteur de la *Religieuse* et des *Bijoux indiscrets*. On sait jusqu'où va le libertinage d'imagination d'où sortirent ces deux livres. Dans le *Supplément au voyage de Bougainville* Diderot se montre encore plus hardi peut-être, car il y prêche l'union libre comme

l'idéal des rapports humains. Il ne fait pas difficulté d'écrire que « ce serait une vertu comme la continence, qui elle-même serait le premier des crimes contre la nature s'il pouvait y en avoir. »

Dans le *Rêve de d'Alembert*, il réduit la morale à cette unique loi.

> Tout ce qui est ne peut être ni contre nature ni hors de nature.

La contradiction était inhérente à la nature de Diderot. Il n'y pouvait échapper, et cet homme qui remua tant d'idées et fut en bien des cas un initiateur si puissant, n'eut jamais la force nécessaire pour établir l'unité dans sa vie intellectuelle et morale. Ce serait donc folie que de lui demander un compte sévère, au nom de la logique, des utopies nombreuses qu'il caressa tour à tour. Soumis à tous les caprices de l'imagination et des sens, il n'écri-

vait que pour débarrasser son cerveau du trop plein des idées qui, dans cette fournaise, tourbillonnaient perpétuellement. Il inventait, produisait, oubliait, puis recommençait, et la mobilité de son humeur faisait son originalité. Déraison et génie, enthousiasme et fanatisme, bon sens et paradoxe, ce fut Diderot.

Mercier par ses manies contradictoires s'était acquis le surnom de *singe de Rousseau*. Il ne manquait ni de verve ni d'esprit; mais comme lui non plus n'écrivait jamais une ligne à froid et poussait tout à l'exagération, dramatisant jusqu'aux moindres vétilles de grammaire, il tombait constamment de la chaleur dans la violence, de l'énergie dans l'enflure, de la hardiesse dans la grossièreté, et du raisonnement original dans l'hypothèse extravagante. Bien qu'il ambitionnât la gloire de réformer la langue et les lettres, nous avons vu

tout à l'heure ce qu'il pensait de l'instruction en général. Il n'était pas moins absolu dans ses jugements particuliers. Avec quel dédain profond ne traitait-il point COPERNIC, dont le système impossible lui faisait hausser les épaules, LOCKE et CONDILLAC, qu'il surnommait méprisamment les *idéologues* et NEWTON l'*absurde* qu'il se vantait d'avoir anéanti ! En matières artistiques, il avait aussi des opinions très personnelles. Selon lui, les peintres, les sculpteurs et les graveurs ne sont bons qu'à être jetés à la rivière ; il appelle les statues des *poupées de marbre*, et son bonheur serait de voir supprimer jusqu'aux noms des Raphaël, des Corrège, des Titien, dont les œuvres, déclare-t-il, ont été si pernicieuses pour les mœurs. Les merveilles de l'art, considérées en bloc, ne lui semblaient rien de mieux que d'inutiles frivolités ; il estimait plus une aile de moulin que l'Apollon du Belvédère. Personne avant lui, croyait-il,

n'avait jugé sainement de l'harmonie musicale. Le chant *inaphrasé*, sans modulation et sans nuances, du rossignol lui donnait sur les nerfs, mais il se pâmait d'aise aux coassements de la grenouille, de cette fille marécageuse des fontaines, comme l'appelle Aristophane. Il réhabilita le chant mélodieux du *breke koax*.

Toutes les idées de Mercier n'étaient pas aussi ridicules. Les esprits les plus excessifs peuvent avoir des illuminations soudaines. Lorsque l'auteur de la *Néologie* publia l'*An 2240, rêve s'il en fut jamais*, où de lui-même il réalisait les utopies couvées par son imagination en morale, en éducation, en politique, on n'y vit d'abord qu'une folie pure. Quand se furent accomplies certaines réformes révolutionnaires on dut reconnaître qu'il avait eu comme des velléités prophétiques.

Opiniâtre, *inflammable*, *inflexible*, c'est

par ces trois mots que le fougueux avocat LINGUET définissait son caractère. Immédiatement, sans hésitation, il s'était promis d'associer la culture des lettres à l'exercice de la jurisprudence; mais, comme il ne réserva jamais rien, ni dans l'une ni dans l'autre de ses intempérances, il trouva moyen de mécontenter tout le monde : tour à tour il fut inquiété dans la littérature par les haines du barreau et poursuivi au barreau par des vengeances littéraires. Aussi bien quel type endiablé de la contradiction que ce Linguet! S'il s'entremet de juger les plus illustres personnages, prenant l'avance sur les diatribes de l'Allemand MOMMSEN, Cicéron lui semble un orateur sans talent, un homme d'Etat sans caractère, dont la parole était vénale et l'âme commune; il rend suspect d'adulation sourde et raffinée le grave Tacite, il le traite de « misérable écrivain; » il ravale au plus bas rang Leibnitz et Mon-

tesquieu. Ecrit-il sur la justice, les lois, les gouvernements, il renverse de fond en comble les saines traditions de l'histoire et de la politique : suivant lui, Auguste n'avait aucune bonne qualité ; Trajan et Henri IV n'ont rien fait de plus que Tibère pour le bonheur des peuples. L'esclavage antique et le despotisme oriental lui paraissent le meilleur état social. Il représente la banqueroute publique comme un droit de la couronne, un devoir de chaque nouveau monarque, et voici comment cet avocat parle des lois :

La société en général est contraire à la population ; les lois aident la population comme les liqueurs fortes aident l'estomac en altérant les organes de la digestion.

*

Les lois font pendre les voleurs, et il n'y aurait pas de voleurs s'il n'y avait pas de société.

*

Les lois produisent les guerres, et les guerres enlèvent une partie des habitants du monde.

A vrai dire, il se contredisait souvent. Le même homme qui vanta les douceurs du régime asiatique, l'heureuse fortune des peuples courbés sous le bâton des janissaires ou le sabre des mamelucks, émettait un jour cette réflexion, à propos de l'empereur Joseph II :

Sans vouer à ces malheureux qu'on appelle rois une haine aveugle et indistincte, j'ai conçu pour la royauté une horreur qui ne finira qu'avec ma vie.

Ce grand adversaire de la liberté fut un de ceux qui par leurs vœux et leurs ouvrages contribuèrent le plus à faire pénétrer dans les esprits l'idée du renversement de la Bastille. L'inconséquence lui était fami-

lière : on le vit, dans certains cas, soutenir alternativement deux opinions contraires et quelquefois les deux thèses à la fois.

« Linguet, dit Charles Monselet, mourut comme il avait vécu, par le paradoxe. Ce fut un de ses paradoxes qui le dénonça et qui le tua. » En effet la fantaisie lui était venue de déclarer que le pain est une drogue meurtrière, une invention dangereuse et très nuisible. Il avait essayé de démontrer que l'esclavage, l'accablement, la bassesse en tous genres dans les petits, le despotisme, la fureur effrenée de jouissances destructives chez les puissants, sortent des mêmes sillons où croît le blé. Ce fut pour avoir mal parlé du pain que le tribunal révolutionnaire condamna Linguet à porter sa tête sur l'échafaud.

Après avoir donné les portraits en rac-

courci de Rousseau, de Diderot, de Mercier et de Linguet, considérés comme écrivains systématiques, on aimerait à compléter la série, c'est-à-dire à passer rapidement en revue ceux de leurs contemporains qu'atteignit plus ou moins la contagion du chimérique. Ce seraient Bernardin de SAINT-PIERRE, l'imitateur exagéré de Jean-Jacques, à propos de ce thème : la nature fait l'homme bon et l'éducation le déprave; — CARTAUD de la VILATE, le négateur, trop savant pour être sincère, de la certitude scientifique; — MABLY, le défenseur du communisme admis avec toutes ses conséquences; — Julien Offray de LA METTRIE, ce « brave athée, » ce « gourmand célèbre, » ce médecin extravagant, *ce fou qui n'écrivait que dans l'ivresse*, selon l'expression de Voltaire, enfin, c'est assez dire, l'auteur de la *Vénus métaphysique* et de l'*Art de jouir;* — Charles DUPUIS, l'adorateur

fantastique de « l'Univers — Dieu », qui prétendit avoir trouvé dans le ciel l'origine de toutes les erreurs de la terre, l'explication de toutes les difficultés des premiers âges de l'histoire, de tous les symboles, de toutes les légendes, et poussa si loin l'usage, je veux dire l'abus de l'allégorie explicative qu'après avoir trouvé des faits dans les fables, il ne trouva plus que des fables dans les faits; — CONDORCET, le théoricien de la perfectibilité indéfinie de l'homme, cette chimère trop douce à croire que devaient reprendre de nos jours deux utopistes de l'immortalité : Pierre LEROUX et Jean REYNAUD; — l'abbé de SAINT-PIERRE, l'apôtre de la fraternité universelle; — SAINT-MARTIN, le rêveur mystique, le singulier disciple du théosophe allemand Jacob BŒHME, et les étrangers : SWEDENBORG le voyant, MESMER l'empirique, CAGLIOSTRO le charlatan, et tant d'autres. Désireux d'épargner

au lecteur les analyses prolixes et les longs commentaires, nous nous bornerons à conclure par cette réflexion que, dans les derniers temps du dix-huitième siècle, l'excentricité était devenue banale, que les idées les plus étranges paraissaient déjà déflorées en naissant et que le sophisme n'étonnait plus personne.

XI

VOLTAIRE se plaignait de ne rencontrer partout chez ses concitoyens qu'extravagance et système : ce qu'il appelait du Cyrano de Bergerac renforcé. Comme le dix-huitième siècle, le dix-neuvième a fait une débauche immense de paradoxes, mais avec une diversité de formes bien autre. De nos jours des esprits

très personnels ont longuement frappé l'opinion publique par leurs idées extrêmes ou provoqué de vives surprises par la hardiesse de leurs fantaisies. Il nous semblerait fort curieux, fort intéressant, de nous arrêter à certains d'entre eux comme à des types de choix, en essayant de caractériser par quelques traits nets et rapides les côtés les plus saillants de leur physionomie morale. Joseph de MAISTRE, l'exagérateur passionné des doctrines de saint MARTIN sur la nécessité de répandre le sang humain « siège de toute impureté »; STENDHAL, l'expression la plus raffinée de ce matérialisme radical dont Diderot fut le poète; MÉRIMÉE, le cruel et froid railleur; MICHELET, l'ardent chevalier de la Vénus abyssinienne; TOUSSENEL, le naturaliste idéal dont le regard extra-lucide découvrait tant de preuves de la supériorité des femmes dans l'ornithologie passionnelle; VEUILLOT, le démolisseur de réputations;

Barbey d'Aurévilly, l'apologiste très ardent de la guerre, de la vanité, de l'intolérance, des procédés inquisitoriaux, le catholique agressif, oppressif, superbe, le terrible jugeur contemporain, si sévère pour les Eugène Sue, les Dumas, les Michelet, les Sand, *propagateurs des gales modernes*, pour Villon et Hégésippe Moreau, des « voyous » selon lui, pour Lesage, *ce pauvre diable de Lesage*, *ce chiragre de Lesage*, pour « l'ennuyeux » Guizot, le « poussif » Villemain, et l'insensible Goëthe, qu'il appelait une fois, Dieu me pardonne, *ce niais de Goëthe*, etc., etc. : — ceux là, naturellement, figureraient aux premières places dans cette galerie de portraits originaux vus en enfilade. Et, pour ajouter à la décoration, certes on ne manquerait pas d'y installer, aux bons endroits, les antithèses ébouriffantes de Victor Hugo, les imaginations paradisiaques de Méry sur l'Inde, les paradoxes bibliques de

Dumas fils et les douces versions de Gérard de Nerval, le disciple fervent des anciens thaumaturges, si versé dans la connaissance d'Hill l'ancien et d'Hill le saint, d'Asclépiodote et de Wigbode ! Malheureusement le cadre où cette étude veut se renfermer est trop étroit, la place manque et il faut se résigner à ne représenter que par la plus simple énumération le paradoxe philosophique, scientifique, historique, politique, moral et littéraire au dix-neuvième siècle.

En philosophie, tout à la surface, nous trouvons d'abord à glaner ces quatre ou cinq aphorismes passablement hardis et qui, sans nul doute, eussent fait brûler leurs auteurs dans les beaux siècles d'intolérance :

La seule excuse de Dieu, c'est qu'il n'existe pas. Mérimée.

*

Dieu n'existe point, ou, s'il existe, despote imbécile et impuissant, bourreau de l'humanité, je le méprise. PROUDHON.

*

Nous biffons Dieu. NARSTEAU.

*

L'idée de Dieu est devenue aujourd'hui non moins anarchique que rétrograde.

LITTRÉ.

*

Dieu est une vieille hypothèse (c'est la redite d'un mot fameux du mathématicien LAPLACE), actuellement bannie du domaine de la science et à laquelle il ne reste plus qu'à porter les derniers coups.

NAQUET.

Dans le champ des sciences naturelles, on composerait une riche collecte d'affirmations non moins rigoureuses mais pour

l'humanité peu consolantes. Autrefois par mysticisme on libérait le fonctionnement intellectuel de tout lien avec les organes qui en sont le siège. Aujourd'hui par un excès opposé on confond si bien le rôle de l'esprit qui gouverne et celui du corps qui sert d'instrument qu'on arrive à ne plus voir dans la pensée qu'une sécrétion du cerveau, qu'un produit chimique. On a mis en avant sur un tel sujet des opinions fort bizarres, mais encore ne sont-elles rien auprès des théories inspirées à nos modernes anthropologistes par la recherche obstinée des gradations de la vie, ce fameux thème que LAMARTINE poétisait un jour, en reconnaissant, à la manière du panthéisme indien, dans les animaux les frères cadets de l'homme. Donc il n'en faut plus douter, l'homme primitif, c'est-à-dire un fils du singe descendant lui-même de marsupiaux, de lamproies, de grumeaux d'écume et de monères : voilà l'Ancêtre et les grands go-

rilles sont nos plus proches parents! Les heureux archéologues! Ils ont pu constituer les annales de ces époques infiniment lointaines dont on ne sait rien, décrire avec assurance les mœurs des peuples antéhistoriques, les diviser rigoureusement d'après la configuration de leurs crânes en *brachycéphales*, *semi-brachycéphales*, *dolychocéphales*, *dolycho-brachycéphales*, représenter sans incertitude leurs guerres, leurs chasses, leurs « voyages; » raconter positivement l'existence des mangeurs d'huîtres, puis des chasseurs de chevaux de Solutré, puis des Troglodytes, et le moment et les circonstances du fameux traité de paix des hommes avec les chiens; enfin dépeindre jusque dans les moindres détails l'aspect des cités *lacustres*. Est-ce du roman? Est-de la science? Ou plutôt quelle est la part de l'un et de l'autre?.... Glissons. Une juste prudence nous l'ordonne. Et par une égale réserve nous laisserons à de plus

experts le soin de ramener aux proportions de la vérité probable maintes et maintes hypothèses aventureuses où se sont lancés, de nos jours, bien des savants français et étrangers, l'un sur l'éternité par les astres (BLANQUI), d'autres sur l'habitabilité des terres célestes, en général, et du soleil, en particulier (ARAGO, FLAMMARION), un autre sur la discontinuité de l'univers (THOMSON), un autre sur l'enchaînement des corps simples (MENDELEIEFF), d'autres encore sur la théorie atomique, renouvelée de DESCARTES, sur le phénomène de l'air habité par des transparences vivantes sur la préexistence des germes, — sur mille points enfin.

Dans les ouvrages contemporains d'histoire, l'étrangeté des points de vue n'est pas rare. Nombre d'écrivains, subissant des influences diverses, ont abusé de l'allusion, du symbole, du trait fantaisiste, ou fait excès de goût romanesque, de la passion politique,

comme de l'hypothèse sans vraisemblance. Quelques-uns ont cultivé spécialement la réhabilitation à outrance et la négation systématique. En Angleterre, on avait vu, il n'y a pas longtemps, l'auteur de *Grégoire VII*, HORNE, se raccrochant à la thèse des Caïnistes par laquelle ces hérétiques reconnaissaient pour saints Caïn, les Sodomites et en général ceux que l'Eglise condamne, on l'avait vu exalter catégoriquement Judas Iscariote. (Pareil fut l'enthousiasme de Josué CARDUCCI divinisant Satan). En France on n'a pas été moins loin dans d'autres voies. Sans être trop rigoureux nous pourrions critiquer plus d'un fougueux panégyriste de Marat (Alphonse ESQUIROS, par exemple), de Collot-d'Herbois, des démagogues altérés de sang, et surtout plus d'un apologiste complaisant des cruels ou imbéciles Césars absous déjà en France, par Linguet ; en Angleterre, par Walter SAVAGE-LANDOR ; en Allemagne, par BUCHOLZ, W. KRUGER, STAHR,

SIEVERS et Hermann SCHILLER. Sans courir le risque d'être taxés d'une sévérité excessive, nous aurions quelque raison d'insinuer que LATOUR DE SAINT-YBARS, Lucien DOUBLE et DUBOIS-GUCHAN poussent un peu loin l'admiration pour cet excellent Tibère, ce délicieux Claude, ce bon Néron, et se montrent un peu bien durs pour ce gueux de Tacite, un infâme aristocrate, sans doute, qui soupirait après le retour des comices consulaires.

La perfection morale, affirme l'un, eût décrédité les Césars : il fallait des princes souillés.

*

Tibère, dit un autre, était une noble et généreuse nature, *eine edle und gute natur !*

*

Le César de Caprée, reprend celui-ci, avait de grandes qualités : *il ne lui a manqué que de gagner l'amitié des Romains.*

*

Néron, poursuit celui-là, avait l'âme remplie de bienveillance; par humanité, il détestait la guerre; c'est à regret, contraint par la dure nécessité qu'il régala Britannicus d'une coupe empoisonnée; c'est avec un réel chagrin qu'il ordonna la mort de sa mère; il l'aimait au point qu'après l'avoir tuée il voulut qu'on lui donnât un bracelet qu'elle portait; « car sa bonté native ne fut jamais étouffée, et resta toujours opprimée, captive, mais gémissante au fond du cœur. »

Selon le mot spirituel de Champagny, il fallait que ces messieurs vinssent après cinquante quatre générations deviner l'histoire que le monde entier avait falsifiée, et déterrer, à une profondeur de dix-huit siècles, le vrai Tibère et le vrai Néron que tout le monde s'était entendu pour enfouir! Mais n'insistons pas davantage. Le procès est jugé. Quant aux contradicteurs obstinés qui, jaloux de marcher sur les brisées de Niébuhr, le grand douteur germanique, ont

voulu transformer en pures légendes les faits les moins discutables, niant l'existence de Jésus-Christ avec autant de facilité que celle de Guillaume Tell, l'histoire des rois de Rome aussi formellement que celle des Atrides et l'existence d'Agamemnon, ne les chicanons point : il suffit de les renvoyer au spirituel opuscule intitulé : *Comme quoi Napoléon n'a jamais existé.* L'auteur le prouve. C'est la meilleure parodie qu'on ait faite de leurs exagérations.

En matière de critique, il n'y aurait qu'à puiser à pleines mains si l'on pensait relever tous les jugements ultra-fantaisistes portés, à notre époque, sur les personnes illustres, toutes les idées biscornues émises sur Dante révolutionnaire, sur Shakspeare dentiste, Shakspeare femme, Shakspeare-Bacon, sur Molière masque de fer, etc., etc.

En économie sociale, en politique, la

matière paradoxale n'est pas moins surabondante. L'utopie ne date pas d'hier. Dès le quatrième siècle avant l'ère chrétienne, l'*Assemblée des femmes* et les *Oiseaux* d'Aristophane ridiculisaient sur la scène les projets de républiques impossibles qui circulaient dans la société grecque. Cabet n'a pas inventé la formule du communisme. Après dix-sept siècles les Icariens ne faisaient que répéter en France ce que les nomades de la Germanie disaient aux Romains : « Les fruits de la terre appartiennent comme l'air à tous les hommes. » Maintes fois avant notre époque révolutionnaire par excellence des esprits novateurs avaient conçu dans leur imagination le plan d'un monde politique idéal, caressé le rêve d'une société parfaite où se fussent trouvés résolus pour le bonheur commun tous les problèmes de l'avenir des peuples. Dans l'intervalle de temps écoulé entre la *République* de PLATON, cette curieuse fantaisie de

l'esprit grec et les folles théories de ce Robert Owen qui prétendait créer un nouvel ordre et une nouvelle volonté dans l'univers entier en fondant une éducation sans culte, un état social sans famille, sans propriété, et un peuple sans gouvernement, on avait eu : l'*Utopie* de Thomas Morus, la *Cité du Soleil* de Campanella, la *Nouvelle Atlantide* de Bacon, l'*Argénis* de Barclay, l'*Oceana* d'Harrington, dont les généreuses rêveries furent comme le préambule de la création de Philadelphie par William Penn, ce Don Quichotte enchanté de la tolérance, l'*Histoire des Sévarambes* de Vaïrasse d'Alais, la *Salente* de Fénelon, la *Polysinodie* de l'abbé de Saint-Pierre, et la *Synarchie européenne* du marquis de Saint-Yves. Mais c'est au dix-neuvième siècle, c'est en France, que s'épanouissent avec le plus d'exubérance et de fécondité les systèmes utopistes, les uns et les autres provenant d'une seule et

même erreur de principe : vouloir découvrir une société qui vaudrait mieux que les êtres qui la composent, un tout qui vaudrait mieux que ses parties. Car ils sont unanimes à rendre la civilisation responsable des fautes de l'individu et à supprimer le devoir personnel pour mettre tout à la charge du devoir social. Voyez comme se succèdent :

Les théories absolues du vaniteux Henri de SAINT-SIMON, de BRAZARD, son meilleur disciple et du Père ENFANTIN, ce grand prêtre d'une religion nouvelle, concluant ensemble à l'abolition de l'héritage, à la suprématie des industriels, à l'émancipation complète des femmes;

Les imaginations de Charles FOURIER, qui nous transporte en plein rêve avec ses impossibles théories des créations successives, du mariage en septième période,

avec ses distinctions phalanstériennes de favoris et favorites, géniteurs et génitrices, époux et épouses, avec sa prodigieuse statistique des transformations des âmes;

Les débordements humanitaires et panthéistes de Pierre LEROUX, le Jérôme Cardan du dix-neuvième siècle, croyant à la cabale, aux nombres, à la métempsycose, au *circulus ;*

La folie majeure des adeptes du *fusionisme*, de ces illuminés comme TOURREIL (un boudhiste du faubourg Saint-Jacques) posant pour règle et principe, pour dogme et pour fin l'indulgence entière qui permet et comprend toutes choses, la parfaite liberté qui détruirait tous les vices en les admettant tous; et ne visant à rien moins qu'à renouveler, en plein dix-neuvième siècle, les égarements incroyables de certaines sectes mystiques du quatorzième

siècle, adamites d'Autriche, luciférien de Strasbourg, turlupins de l'Ile-de-France, par lesquels on vit professer l'indifférence complète des actes extérieures, l'abolition sans réserve de toute loi morale ;

Les manies égalitaires de CABET, le continuateur en démence des idées communistes de Mably, Morelly, Condorcet, Babeuf, Sylvain Maréchal :

Et les sophismes de PROUDHON , grand adversaire des rêveries de Saint-Simon, de Fourier, de Cabet, de Louis Blanc, aussi bien que des conclusions impitoyables de Malthus et de son école; mais lui-même théoricien violent d'une égalité aussi profondément injuste qu'irréalisable dont la loi suprême aurait été celle-ci : la différence des facultés chez les hommes ne représentant que des différences d'aptitudes naturelles, la rémunération de tous les

travaux de même durée doit être égale; Proudhon, ce maître abstracteur de quintessence, qui rêvait : en politique une anarchie ou absence complète de gouvernement afin de réaliser la plénitude de la liberté ; en religion, la négation absolue de Dieu comme moyen d'établir la tolérance et la communion universelle des hommes ; enfin la réglementation non moins absolue des rapports de l'homme avec la femme par l'anéantissement de l'amour, du sentiment de la beauté, de l'idéal, et la bizarre création d'un organe de la justice par le sacrement du mariage, établi sur de nouvelles bases. Du reste, voici, cueillis au passage, quelques-uns des aphorismes de ce Goliath du paradoxe :

Dieu et l'humanité sont des ennemis irréconciliables.

*

La révolution n'est point athée, elle est antithéiste ; elle ne nie pas l'absolu (Dieu), elle le chasse.

*

Le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience.

*

Je n'ai écrit dans toute ma vie qu'une chose, et cette chose je vais vous la dire tout de suite : « La propriété c'est le vol (BRISSOT avait eu la primeur du mot en question), et savez-vous ce que j'ai conclu de là, c'est que pour abolir cet espèce de vol, il faut l'universaliser.

*

La propriété est le suicide de la société.

*

Tout travail humain résultant nécessairement d'une force collective, toute propriété devient, par la même raison, collective et indivise ; en termes plus précis, le travail détruit la propriété.

*

Le gouvernement de l'homme par l'homme, sous quelque nom qu'il se déguise est oppression.

*

Le plus parfait des gouvernements serait la négation de tous.

*

Il n'y a pas de supériorité réelle ; le plus beau génie n'est qu'un enfant sublime.

*

Le talent est l'attribut d'une âme disgraciée.

*

La gloire est une offense directe à la dignité d'autrui.

*

D'après le calcul proportionnel, la femme est à l'homme comme 8 à 27.

*

La femme est une sorte de moyen terme entre l'homme et le reste du règne animal.

*

La femme n'est qu'une simple réceptivité. Capable d'appréhender jusqu'à un certain point une vérité trouvée, elle n'est douée d'aucune initiative, et, sans l'homme qui lui sert de révélateur, de verbe, elle ne sortirait pas de l'état bestial.

De ces gentillesses proudhonniennes on remplirait des pages. Fermons plutôt la liste de nos réformateurs modernes, socialistes, communistes, utilitaires, humanitaires, tous d'accord, ou peu s'en faut, à méconnaître sous ombre de libéralisme, le devoir et le droit, la raison et la liberté. c'est-à-dire les principes sans lesquels la science morale et la vie morale ne sauraient subsister. Arrêtons-nous, car, si nous prétendions paraître complet, ne fût-ce

qu'avec l'apparence d'une énumération superficielle, il nous faudrait aussi nous entretenir des excentricités de JEAN JOURNET, du *Mapah*, de l'inventeur des calottes organiques et de l'évadaïsme, voire des hallucinations révolutionnaires de Mademoiselle Louise MICHEL.

Dans le domaine de la pure littérature, le dix-neuvième siècle n'est pas moins riche que le dix-huitième en esprits contredisants. Et même la tendance générale des auteurs contemporains a été de prendre continuellement l'envers des sentiments les plus naturels et des principes les plus incontestables. La manie de la pose avec l'affectation d'un pyrrhonisme universel chez les uns, et chez les autres l'ambition de renouveler les sujets et les formes littéraires : ce sont les deux causes qui ont fait intervertir à notre époque l'ordre de presque toutes les idées et principalement des

idées morales. De là nous viennent, au théâtre et dans le roman, tant de vertueux criminels, tant de forçats qui valent mieux que la société, comme le Valjean de Victor Hugo, le Brulart d'Eugène Sue et le Vautrin de Balzac, tant de courtisanes vierges et martyres. Voyez le drame romantique. Là, véritablement, l'amour est une vertu, qui transfigure les personnages, supprime d'un bond les distances sociales, franchit les barrières que lui opposent des lois arbitraires ou l'inégalité des conditions, permet à un laquais d'aimer la reine d'Espagne idéalise le cocuage et purifie tour à tour, au même titre : la grisette sentimentale, la courtisane poétique et poitrinaire, les Madeleines repenties, les Vénus de l'agiotage, les Messalines bourgeoises et plébéiennes, ou les aventurières déchues. Lisez les œuvres de sentiment : les oisifs mélancoliques, les parasites sociaux, les René, les Conrad, les Manfred, les Antony, les Trenmor y ré-

clament toutes les sympathies. « La tristesse du remords dans une grande âme qui a pu espérer un instant trouver dans le crime un développement sublime, » c'est par ces paroles que George SAND explique les déchirements du cœur de l'homicide Lara. Et là encore la passion libre est adorée, mise sur l'autel, et la forme de la société moderne représentée comme une hérésie politique ; le mariage y passe pour une horrible tyrannie, l'adultère pour un légitime retour vers le droit imprescriptible de la liberté de la femme, et le suicide pour un acte glorieux, souvent même pour un devoir. Lisez les autres, épicuriennes ou réalistes, on n'y célèbre que l'affranchissement absolu des sens et le laisser-faire et le laisser-dire sans limites. Quelle précieuse anthologie on pourrait former avec des maximes de ce genre :

La vertu, c'est augmenter le bonheur, le vice

augmenter le malheur; tout le reste n'est qu'hypocrisie et ânerie bourgeoise.

*

Qu'est-ce que la beauté ? c'est une aptitude à vous donner du plaisir.

*

Une femme appartient de droit à celui qui l'aime et qu'elle aime. STENDHAL.

*

L'amour est pur chez lez bêtes, parce qu'il est dégagé de tout sentiment moral et intellectuel. PROUDHON.

*

La morale est absolument étrangère à l'art.

*

Chaque artiste est doué par la nature d'un tempérament particulier, et il n'est rien de plus absurde à un artiste que de chercher, sous prétexte de morale ou d'autre chose, à fausser ce tempérament.

FEYDEAU.

En art il n'y a rien de moral ni d'immoral ; il y a le beau et le laid, des choses bien faites et des choses mal faites.

*

La jouissance me paraît le but de la vie et la seule chose utile au monde.

Théophile GAUTIER.

*

La vertu est une suprême illusion.

RENAN.

*

Ma poétique est que le droit du romancier et du poète est de tout peindre en s'y prenant bien.

BARBEY D'AURÉVILLY.

*

Il en est des passions comme des éléments ; aucune n'est mauvaise en soi : ce sont des leviers.

Eugène SUE.

*

Un livre est toujours bon pour les âmes oisives ; il n'y a pas de mauvais livre qui ne porte sa moralité.

Arsène HOUSSAYE.

*

On est très coupable quand on écrit mal ; en littérature il n'y a que ce crime qui tombe sous mes sens ; je ne vois pas où l'on peut mettre la morale lorsqu'on prétend la mettre ailleurs. Une phrase bien faite est une bonne action, une vertu pour l'humanité. Emile ZOLA.

*

La *Pornocratie* est le virus rabique des sociétés modernes. La *Pornographie* est l'application du fer rouge sur la plaie.

Le BOCCACE, 2 octobre 1880.

Nous avons gardé la théorie suivante pour la bonne bouche. D'un ordre moins *général* elle n'en est pas moins *singulière* :

La femme est née perdue avec toutes les perversités des Vénus et des Eve, avec toutes les férocités des bêtes fauves. Comparer les femmes aux jeunes lionnes serait les flatter. Il faut les comparer aux jeunes tigresses... L'innocence première n'est qu'une fable pour les enfants qui vont au catéchisme. Ce n'est qu'en traversant toutes les stations des crimes amoureux qu'elles finissent

par s'élever à la vertu. La femme partie du fumier arrive à la virginité idéale. Elle ne s'élève qu'à force de chutes; voilà pourquoi Madeleine pécheresse est plus sainte que les plus saintes. Voilà pourquoi Vénus garde la souveraineté de l'Olympe, quand Junon n'est qu'une petite bourgeoise de qualité.

Est-il vrai qu'Alfred de MUSSET ait prononcé très sérieusement ces dernières paroles et qu'il les ait dites, telles qu'on les rapporte, dans une assemblée d'*impures?* Toujours est-il que, sous une forme exagérée elles répondaient parfaitement à la morale en action de bien des romans modernes, aussi absolus que la *Valéria* de Jules LACROIX et d'Auguste MAQUET où nos deux romantiques représentent Messaline comme une merveille de vertu domestique. A ce propos il nous revient à la mémoire un fait singulier qui touche de près à l'histoire morale de la prostitution. L'orientaliste Silvestre de Sacy raconte dans son

ouvrage sur la religion des Druzes que les Nozaïris croient à la sainteté des rapports charnels. « Malheur! malheur infini, s'écrient-ils, à la femme fidèle qui refuse ses faveurs à son frère! » Eh bien! — qu'on nous pardonne l'imprévu du rapprochement — il semblerait, en vérité, que certains de nos contemporains, adorateurs des stupres sacrés, auront été les fervents adeptes de ces dévotions-là. Le magicien ELIPHAS LEVI, le premier mari de Claude Vignon, se prenait, dit-on, d'un amour attendri pour toutes les femmes errantes.

Je n'ai jamais vu, s'exclamait-il dans un soliloque enflammé, le soir, errer ces pauvres oiseaux de nuit aux ailes froissées sans me ressouvenir de l'épouse du Cantique des Cantiques qui se lève la nuit et court folle de désir à la recherche de son époux.

C'est le paradoxe poussé jusqu'à l'insa-

nité sur un thème devenu le plus banal des lieux communs : la réhabilitation de la courtisane.

En général, nos apôtres du laisser-faire trahissent bien souvent, dans leurs sorties contre les idées reçues, la fanfaronnade et, comme nous le disions tout-à-l'heure, la pose. On prétend mettre à la fois les maximes en pratique et la manière de vivre en théorie ; mais l'intention véritable, celle qu'on n'annonce pas, c'est de paraître original. Lorsqu'ils rédigent en axiomes et convertissent en dogmes leur mépris systématique de la vertu désintéressée, ils mêlent au paradoxe une large dose de vanité. Moqueurs par contenance, férocement sceptiques avec préméditation, ils ont la coquetterie du vice ; ils prennent plaisir à faire du machiavélisme voluptueux, et leur satisfaction est indicible à paraître plus corrompus qu'ils ne sont. En jouant les incré-

dules et les blasés, ils espèrent bien que leurs audaces vont soulever les haut-de-corps de la pudibonderie, effaroucher les honnêtetés niaises et faire frémir le public vulgaire sur la profondeur de leur immoralité. Ils travaillent pour cela et s'en réjouissent à l'avance. Lorsque l'auteur de *Mademoiselle de Maupin*, dans toute l'ardeur d'une jeunesse provocatrice, partait en guerre contre les gens vertueux et leurs stupides déclamations, il avait bien un peu conscience qu'il disait des choses exorbitantes; quand il déclarait que, pour donner à la France les beaux jours du siècle de Périclès et du siècle des Médicis, il faudrait choisir dans les deux sexes des types de beauté, les mettre à l'état de statues vivantes et les promener ainsi à travers nos rues et nos jardins, autant que le permettrait la température, il se doutait bien qu'il énonçait une énormité. Mais il voulait stupéfier les bourgeois. Et

la plupart de ceux qui firent, à son exemple, de la débauche en doctrine, ont apporté la même exagération artificielle dans l'expression de leurs sentiments et l'étalage de leurs principes.

XII

Tel est, en effet, le caractère habituel des opinions extrêmes dans notre époque sceptique et blasée d'émaner plutôt du pur caprice littéraire que de l'émotion violente et du sentiment sans règle. Cette réflexion générale nous mène à la conclusion.

Tous les paradoxes peuvent se ramener à quatre familles distinctes. Ceux-ci vien-

nent de l'abus du raisonnement, ceux-là d'une fausse direction de l'intelligence, quelques-uns sortent d'une impression passagère de sensibilité exagérée, et les autres sont les produits calculés d'une imagination habile.

Les premiers sont de l'espèce la plus nombreuse, car ils comprennent, sous forme de thèse à établir, toutes les erreurs possibles de la théologie et de la philosophie doctrinaire. Partant d'un point de vue soutenable en principe, mais traversant une série d'illusions ou d'équivoques, leurs démonstrateurs aboutissent finalement à tourner en instrument de déception les idées les mieux fondées, en apparence. Ainsi ce réformateur du XVIe siècle, ARNSDORF, arguant des lois fondamentales de la religion pour soutenir que les bonnes œuvres sont pernicieuses au salut. Ainsi les anciens sophistes, s'emparant des armes de la science afin de détruire en théorie et en

pratique l'axiome premier de la raison, savoir : qu'on ne peut en même temps affirmer et nier la même chose dans le même sens et sous le même rapport ; et, de nos jours, l'héritier de leurs doctrines, HÉGEL, « le grand corrupteur de l'esprit moderne, » selon le mot de Champagny, se servant de moyens analogues pour amener de pareilles conclusions, proclamant l'idendité absolue de l'identique et du non identique, répétant, après Héraclite que l'Etre et que le non-être sont la même chose, que tout est et n'est pas. Ainsi enfin les fameux casuistes catholiques, CARAMUEL, LESSIUS, REGINALDUS, DIANA, BAUNY, etc., s'appuyant de cette juste pensée qu'il faut proportionner les conditions du devoir aux facultés des individus, selon l'état des mœurs de l'époque où ils vivent, s'en autorisant pour arriver, de concession en concession, de relâchement en relâchement, non seulement à boule-

verser les maximes et les exemples des premiers docteurs chrétiens, mais à permettre, à justifier, sous le bénéfice trop commode de la direction d'intention et des restrictions mentales, de certains vices, de certains parjures, de certains vols et de certains assassinats.

Les paradoxes de la seconde catégorie, étant de la nature la plus sincère, apparaissent aux esprits qui les conçoivent comme de profondes découvertes, comme des révélations. Les auteurs y croient religieusement, et de pareilles chimères tournant bientôt en manies, le désordre de leur raison est incurable. Les plus fortes aberrations se réalisent dans la tête des gens à système et les plus fous sont les plus convaincus. Lorsque le chimiste et industriel QUATREMÈRE-DISJONVAL s'obstinait à démontrer que toutes les inventions humaines étaient nées du besoin d'eau, et que ce besoin avait produit le développe-

ment des facultés intellectuelles, que les signes de la première écriture n'étaient que la reproduction des lignes formées pas les machines à tirer l'eau; que les diverses langues avaient d'abord imité le cri des animaux demandant de l'eau et le bruit des instruments au moyen desquels l'homme se la procure; lorsqu'il développait ces merveilleuses leçons d'idéologie hydraulique, il en était persuadé comme de sa propre existence. C'était sa foi, son obsédante rêverie; il en était hanté aussi profondément que pouvait l'être de sa propre chimère cet explorateur anglais déclarant à qui voulait l'entendre ou le lire que les pyramides d'Egypte ou les ruines de Palmyre sont des productions volcaniques, se refusant à faire grâce même aux inscriptions et aux bas-reliefs de Persépolis, et s'extasiant avec une crédulité touchante devant la nature qui s'amusait en ses caprices, à imiter les ouvrages de l'art.

Quand Alcide Morin, démonstrateur de psychologie expérimentale, doué de verve, d'esprit, et chargé d'une bonne dose de déraison, prétendait prouver, clair comme le jour, par une certaine théorie de la réverbération, que le soleil n'existe pas, celui-là aussi se fût plutôt laissé arracher l'existence que d'en démordre. Habitué à vivre seul en face de ses propres conceptions, l'utopiste ne voit rien qui ne s'y rapporte, qui n'en découle ou n'y doive aboutir. Il se cantonne dans son rêve comme au sein de la vérité absolue, et il n'en veut point sortir; hors l'objet qui l'occupe l'univers n'existe plus pour lui. Ses convictions ont la permanence maladive de l'idée fixe; mais enfin il est heureux : car au travers de ces nuages son imagination peut découvrir tout ce qu'elle désire y trouver.

Les paradoxes de la troisième famille ne sont que des entraînements de verve,

des impulsions soudaines dont l'esprit du penseur voudrait inutilement se défendre et qui l'emportent bien au delà des bornes où se serait arrêtée la froide logique. Ils naissent d'un transport de fièvre et les diverses formules dont ils se revêtent en expriment tous les effets. Mais la crise passée, l'homme de talent qui l'a subie s'en étonne ; l'enthousiasme tombe, la raison intervient, le jugement reprend ses droits et le bon sens triomphe jusqu'au prochain retour d'un nouvel accès de passion. C'était le cas ordinaire de Diderot et de Jean-Jacques Rousseau, s'inspirant surtout des caprices fantasques de leur tempérament et laissant quelquefois échapper la vérité... par distraction.

Ceux du dernier groupe (d'une race très commune) peuvent être considérés simplement comme des artifices littéraires, des procédés de métier d'où l'auteur espère un effet de scandale ou d'étonne-

ment. Pour attirer les yeux du public il faut des couleurs vives et des réclames tapageuses. Le succès va de préférence aux notes extrêmes. Il n'est pas étonnant qu'on en abuse. Tout écrivain, amoureux de la nouveauté, veut endosser le paradoxe comme une parure de style, comme une toilette de l'esprit. Encore n'est-on jamais sûr, quels que soient les renversements de la forme ou de l'idée, de paraître neuf, original, en se faisant bizarre, tant il est vrai qu'il n'est paradoxe si audacieux qui ne coure le risque d'être une redite.

Chacun recherche à sa manière le difficile mérite d'originalité. C'est un effort très légitime même quand le résultat ne saurait y répondre. Se voit-on interdire, soit par insuffisance de verve créatrice soit par certaine irrégularité de nature, les grandes conceptions de caractère et les sublimes élans de la pensée, il faut bien se rabattre sur l'étrange et le fantasque. Tel

courtisan de la gloire des lettres se surmène à faire de l'acrobatisme artistique; rien ne lui paraît assez compliqué dans l'agencement des phrases, dans la combinaison des mots et des syllabes; il est au comble de son ambition s'il parvient à dresser quelque chef-d'œuvre de difficulté matérielle; car il voudrait sérieusement créer le phénix du genre. Tel autre possédé d'une humeur indisciplinable, se livre, à tort et à travers, aux lubies effrénées de la divagation; les plus fortes inconvenances littéraires le réjouissent au suprême degré; il rêve de les rassembler en foule et d'en composer une mosaïque sans pareille : ainsi l'Allemand Jean-Paul Richter accumulant d'une manière si exorbitante ses digressions, ses périodes jubilaires, *ses lunes de miel*, ses cycles, ses postulats, ses apophthegmes, ses abstractions, ses antithèses, ses phrases touffues et incohérentes dont certaines commen-

cent sans finir ou bien finissent sans commencer; ainsi l'humoriste anglais Robert SOUTHEY, — jaloux peut-être de Gabriel NAUDÉ, lequel faisait bizarrement débuter ses *Considérations sur les coups d'Etat* par la conjonction *mais*, au mépris de la rhétorique, — Southey ouvrant son livre du *Docteur* par le chapitre VII, mettant la dédicace à la page 31, la préface à la page 200, le chapitre premier après le soixante-douzième; et notre spirituel Charles NODIER écrivant un volume entier sans dire un seul mot du sujet. Tel autre enfin, jaloux de passer pour un novateur, se jette brusquement à la traverse des opinions générales et recherche, avec autant d'ardeur, le désordre apparent de l'idée que certains la liberté insensée de la forme: cent exemples au moins de ce type du raisonneur paradoxal viennent de passer sous nos yeux. Par des moyens divers chacun d'eux poursuit le même but, celui que nous représentions tout

à l'heure. A quel jugement définitif s'arrêter? En de pareilles matières les appréciations les plus accommodantes sont encore les meilleures. Toutes les fantaisies de l'imagination ont leur mérite lorsqu'elles sont ingénieusement conduites; toutes les erreurs du raisonnement ont leur excuse lorsqu'elles sont menées avec logique et défendues avec sincérité. Chaque bizarrerie intellectuelle a la valeur d'un fait. On la discute, mais il importe d'en tenir compte. Voyez combien les historiens de la littérature anglaise, si prompts, cependant, à reprocher aux Français d'être légers, et aux Allemands d'être chimériques, auraient mauvaise grâce à se plaindre, s'attaquant à Burton, Sterne, Brown, Hazlitt, Southey, Selborne, Carlyle, de rencontrer chez ces humoristes tant de folles improvisations, tant d'incohérences originales : c'est auprès d'eux qu'ils trouvent, pour l'agrément de leurs propres étu-

des, le plus de détails piquants et de révélations imprévues. En général, les écrivains indépendants feront toujours les délices des amateurs passionnés d'anecdotes singulières et de citations rares. Les utopistes eux-mêmes conservent des titres perpétuels à l'indulgence. Ils offrent une si ample matière à la réfutation ! Ils prêtent si bien au commentaire ! Ils fournissent aux plumes inoccupées tant d'occasions d'écrire ! Outre que la littérature semblerait fort monotone si les auteurs ne sortaient jamais du respect de la discipline et du sérieux de la pensée, il est bien certain que les sujets les plus attrayants de l'histoire intellectuelle et morale feraient défaut si la mine des erreurs et des préjugés de l'esprit humain n'était pour jamais inépuisable. Est-ce à dire qu'après avoir relevé des séries entières d'opinions étranges nous voulions, à notre tour, finir par un sophisme ? Nullement. C'est l'avis pur et

simple du critique enfin parvenu au terme de sa longue exploration et qui, jetant un dernier coup d'œil sur le chemin qu'il vient de parcourir, marque sa satisfaction d'avoir eu si largement à moissonner dans le champ de l'excentricité, d'avoir pu recueillir, de ci et de là, tant de recoupes et de débris pour en composer la première *Monographie du Paradoxe.*

TABLE DES NOMS CITÉS

A

	Pages
Abistek	56
Abraham	56
Agamennon	146
Agathon	80
Agrippa (Cornélius)	22, 45, 114
Albano (Pietro d')	12
Albert le Grand	95
Alcidamas	80
Alembert (d')	124
Ambroise (saint)	95
Anastase (saint)	47
Anaxagore	35, 78
Anaxarque	36
Anaximandre	46

Pages
Anaximène 78
Antipater 84
Apulée 37
Arago (François) 142
Arcésilas 80
Archontius (Severus) 68
Argenson (marquis d'). 18
Aristophane 73, 127, 147
Aristote 48, 77
Arnauld de Villeneuve. 12
Arnobe. 95
Arnsdorf 168
Asclépiodote 138
Attale 83
Aubignac (l'abbé) (Voy. Hédelin). . . . . —
Augustin (saint). 95
Aulu-Gelle 86
Averroès 12
Aviano 11
Azor. 99

B

Babeuf 151
Bacon 31
Bahnsen (Julius). 103, 148

Pages

Balzac (H. de) 37, 157
Barbey d'Aurévilly 137, 160
Barclay 148
Basile (saint) 47
Bauny (le Père) 169
Bayle (Pierre) 31, 109
Beccaria 17
Bentham 32
Bentley 66
Berkeley 36
Bettini (Mario) 13
Blanc (Louis) 151
Blanqui 142
Boccace 46
Bœhme (Jacob) 100, 133
Bolduc 44
Bolingbroke 115
Boquel 96
Borel (Petrus) 55
Brandt (Sébastien) 11
Brazard 149
Brierre de Boismont 25
Brissot 153
Broussais 32
Brown 177
Brunus 22

Pages
Bryant (John) 66
Bucholz. 143
Buffier (le père) 116
Buffon 23
Burton 177
Byron 60, 62, 63

C

Cabanis. 32
Cabet 147, 151
Cagliostro 133
Caïn 143
Cajetan 48
Çakya-Mouni 102
Calliclès 80, 81
Campanella 27, 76, 148
Caramuel 160
Cardan (Jérôme). 27, 96
Carducci (Josué). 143
Carlyle (Thomas) 177
Cartaud de la Vilate 132
Castro Palao 97
Caveyrac (l'abbé) 8
Cecco d'Ascoli 13

Pages
Champagny (F. de). 45, 169
Charles IX. 51
Chœrilus de Samos. 72
Chrysippe. 8, 46, 75
Cicalamenti del Grappa, etc. (l'auteur des) . . 44
Cicéron. 36, 68, 77
Cléanthe 8
Clément d'Alexandrie. 95
Cocce (Vincente) 67
Coccejus 38
Collot d'Herbois. 143
Colomb (Christophe) 18
Comte (Auguste) 31
Condillac . . . , ... 126
Condorcet. 103, 151
Copernic 17, 126
Coras 82
Cornutus 75
Corrège (le) 126
Craig (John) 13
Cranton 80
Crebs (Nicolas) 17
Cremonini. 96
Critias 80
Croèse (Gérard). 66
Crollius (Oswald) 96

Pages
Crouzas 116
Cujas 45
Cullen 25
Cyrano de Bergerac 110, 135

D

Dante 26, 92, 146
Del Rio 96
Demétrius le Cynique 85
Demétrius de Phalère 77
Denys d'Halicarnasse 77
Descartes 70, 142
Diagoras l'Athée. 80
Diana 169
Diderot. 32, 112, 121, 125, 175
Diodore 80
Diogène d'Apollonie 78
Diogène de Babylone 85
Dion Chrysostome 10
Dionysodore 81
Docteur inconnu (le) [Charles Estienne] . . . 51
Donat 73
Double (Lucien). 144
Dubois-Guchan 144
Dumas (Alexandre). 137

Pages
Dumas fils (Alexandre) 137
Duns-Scot 31
Dupuis (Charles) 132

E

Eddison 29
Eliphas Levi 163
Enfantin (le Père) 149
Epictète 6, 31
Epicure. 31
Epiphane . . , ... 95
Erasme. 11, 114
Eschyle. 47
Escobar. 99
Esquiros (Alphonse) 143
Estienne (Charles) [le Docteur inconnu] . 51, 114
Euripide 47
Euthydème 81

F

Fagundez 99
Favonius 10
Favorinus 88
Fénelon 109, 148

Pages
Feydeau (Ernest) 159
Fichte 31
Filliucius 85
Flammarion 142
Fourier (Charles) 149
Fournival (Voy. Richard de). 95
Frauenstädt 103
Fronton 10

G

Galilée 17
Galioni 9
Gall 23
Gautier (Théophile) 52, 160, 165
Gédicus. 50
Geiler 11
Girardin (Emile de). 16
Glainvil (Barthélemy de) 95
Glaucus 10
Godwin (William) 36
Godeau 115
Gœthe 137
Gorgias. 79, 82
Gratry 13

Pages
Grave 67
Grégoire de Tours 47
Guillaume le Clerc 95
Guizot 137

H

Hafiz 107
Hamann 100
Hardouin (le Père) 57, 64, 67, 109
Harrington 148
Hartmann 102
Hazlitt 177
Hédelin (François) [l'abbé d'Aubignac] . . 69, 96
Hegel 31, 169
Heine (Henri) 71
Heinsius 12
Helvétius 32, 122
Henriquez 92
Héraclite 78, 169
Hésiode. 47, 67
Hill l'Ancien 138
Hill le Saint 138
Hill (John) 51
Hippias d'Elis. 80

Pages
Hippocrate. 46
Hobbes 32, 117
Hoffmann 27
Homère. 65, 66, 67
Horace 68, 69
Horne 143
Houssaye (Arsène) 160
Hugo (Victor) 56, 116, 137
Hume 31, 32, 109, 157
Hurtado de Mendoza 99

I

Ibn-Khaldoun 33
Isidore de Séville 95
Isocrate. 82

J

Jacotot 23
Jean (saint) 26, 106
Jérôme (saint) 73
Jésus-Christ 146
Job 44
Josèphe (Flavius) 65
Journet (Jean) 156
Judas 143

K

Pages
Kant (Emmanuel) 31
Kempelen (le baron de) 19
Kheyàm 107
Kitcher. 22
Klopstock 100
Knittel 22
Koliadès (Constantin) 65
Krüger 143
Kuhlmann. 22

L

Lacroix (Jules) 162
Lactance 95
Lamartine 140
La Mettrie (Julien Offray de) 132
La Mothe le Vayer 108
Lancre (de) 96
Landi (Hortensio) 51, 114
Laplace. 159
La Rochefoucauld 32
Lavater. 23
Lefèvre-Deumier 46
Leibnitz. 128
Le Loyer (Pierre) 66, 96

Pages
Lélut 25
Leroux (Pierre) 133, 150
Lesage 157
Lespès (Léo) 56
Lessius 169
Linguet. 8, 59, 71, 128, 131, 143
Li-taï-pé 107
Littré 139
Locke 126
Longin 77
Luchet 62
Lucien 10
Lulle (Raymond) 22
Luther 27

M

Mably 132, 151
Machiavel 8
Mac-Mahon 117
Maistre (Joseph de). 32, 136
Malebranche 109, 116
Malthus 103, 151
Mapah (le) 156
Maquet (Auguste) 162
Marbode 95

Pages
Maréchal (Sylvain) 151
Marlowe (Christophe) 6
Maroteau 139
Martin (saint) 136
Melchisédec 106
Mélissos 79
Mendeleieff 142
Mercier. 17, 115, 125, 126, 127
Mérimée 136, 138
Méry 137
Métrodore de Chio 80
Mesmer. 133
Mical (l'abbé). 19
Michel (Lonise) 156
Michelet 136, 137
Mill (Stuart) 32
Milton 7
Mirandole (V. Pic) . . . . . —
Molière 146
Molina 99
Mommsen 128
Monselet (Charles) 131
Montaigne. 9, 31, 114
Montesquieu 129
Montgolfier 18
Moreau (Hégésippe) 137

Pages
Moreau de Tours 21, 24, 25, 27
Morelly. 116, 151
Morin (Alcide) 172
Morus (Thomas). 148
Muller (Max) 66
Musset (Alfred de) 162

N

Nadar 19
Napoléon Ier 146
Naquet. 159
Naudé (Gabriel). 8, 176
Nausiphanus 33
Nerval (Gérard de) 56, 138
Newton 126
Névizan 49
Niebuhr 145
Négor 60
Nistche (Frédéric) 37
Nodier 176
Nostradamus 97

O

Opsimathès (l'auteur d') 114
Oang-Oey 107

Pages
Origène 95
Orphée 47
Ovide 10
Owen (Robert) 148

P

Paracelse 27
Parménide. 78
Penn (William) 148
Petit (Jean) 7
Pétrarque 44
Pic de la Mirandole. 27
Piron 12
Platon 46, 70, 74, 81, 147
Pline l'Ancien 68
Plutarque 47
Poë (Edgar) 23, 27, 36
Polos d'Agrigente 80
Polycrate 9
Pomponace 13
Prodicus de Céos 80
Protagoras. 79, 82
Proudhon 20, 139, 151, 155, 159
Publius Syrus 47
Pyrrhon 36, 80

Q

Pages

Quatremère-Disjonval. 170
Quichotte (don) 148
Quintilien. 77

R

Rabelais 91
Raphaël Sanzio 126
Reginaldus 169
Reid (Thomas) 31
Renan 160
Reynaud (Jean) 133
Richard de Fournival 95
Richter (Jean-Paul) 107, 175
Rio (V. del Rio). . . . . —
Ronsard 11
Roqueplan (Nestor) 52
Rouillard (Sébastien) 11
Rousseau (J.-J.). 41, 112, 121, 173
Ryer (Ernest) 53

S

Sacy (Sylvestre de). 162
Saint-Julien (Pierre de) 15

Pages
Saint-Martin 133
Saint-Pierre (l'abbé de) 133, 148
Saint-Pierre (Bernardin de) 132
Saint-Simon (Henri de) 149
Saint-Ybars 144
Saint-Yves (marquis de) 148
Sanchez 99
Sand (George) 137, 158
Savage (Richard) 71, 143
Schiller (Hermann) 144
Schopenhaner 31, 37, 102
Scot (Voy. Duns Scot). . . . . —
Scot (Erigène) 47, 48
Selborne 177
Sénancourt 115
Sénèque 6, 83, 85
Shakspeare 146
Siévers. 144
Siger de Brabant 92
Simonide d'Amorgos 46
Smith (Adam) 31
Smith (José) 106
Socrate. 6, 27, 37, 81
Sotion 83
Southey (Robert) 6, 176
Spencer (Herbert) 115

Pages
Spinoza 31, 33
Sprenger 95
Spurzheim 234
Stahr 143
Stendhal 136, 159
Sterne (Lawrence) 177
Suarez 99
Sue (Eugène). 136, 160
Swedenborg 133
Swift 9, 22, 56. 115
Synésius 10

T

Tabourot, seigneur des Accords. 12
Tacite 144
Taine (Hippolyte) 26, 105
Tartini 26
Tasse (le) 27
Tassoni. 10, 115
Taubert. 103
Taurus 86
Tell (Guillaume) 146
Tennyson 118
Tertullien 95
Thalès 78

Pages
Thaun (Philippe de) 95
Théophraste 80
Thomas d'Aquin (Saint) 48
Thomœus (Leonicius). 96
Thomson 142
Thou-fou 117
Thrasymaque. 80
Tisias 82
Tite-Live 47, 72
Titien (le). 126
Tourreil 150
Toussenel. 136
Trélat 25

U

Utopie (l'auteur de l') [Voy. Morus] . . . . —

V

Vabre (Jules). 54
Vaïrasse d'Alais 148
Valentia 99
Van den Enden 33
Vasquez 99

Pages
Valère-Maxime 47
Veuillot (Louis) 136
Vico. 66
Vignon (Claude) 163
Villalobos 99
Villemain 137
Villon 137
Virgile 68, 72
Voltaire 9, 44, 109, 110, 135
Vossius 45

W

Weinhold 103
Wigbode 138
Wolf (Frédéric) . . . . . —

X

Xénophane 78

Y

Ybars (V. Saint-Ybars) . . . . . —
Young (Brigham) 106
Yves (V. Saint-Yves) . . . . . —

Z

Pages
Zénon de Cittium 6, 31
Zénon d'Elée 79
Zola (Emile) 161

ERRATA

Page 33. *Ibn-Khaldoum*, lire Ibn-Khaldoun.

Page 138. Non pas *versions*, mais visions (les douces visions de Gérard de Nerval).

Page 143. *Caïnistes*, lire Caïnites.

Imprimé

par

Auguste Pache, à Lausanne

pour

Aug. VULLIET

Directeur du journal le SEMEUR

Directeur :
AUG. VULLIET

LE SEMEUR

Rédact. en chef :
CH. FUSTER

REVUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

BI-MENSUELLE

Critique littéraire. — Poésie. — Romans. — Histoire. — Philosophie. — Actualités. — Biographies — Contes et nouvelles. — Beaux-arts. — Littératures étrangères. — Etudes théâtrales. — Portraits contemporains. — Le livre de demain. — Pages oubliées. — Tribune publique. — La quinzaine artistique et littéraire. — Correspondances de tous pays.

Prix de l'abonnement :

Paris et France :	Un an :	fr. 15 —	Six mois :	fr. 8 —
Suisse :	»	fr. 15 —	»	fr. 8 —
Alsace, Belgique et Canada :	»	fr. 16 —	»	fr. 8 50
Autres pays :	»	fr. 18 —	»	fr. 10 —

Rédaction et Administration :

9, Place des Vosges, 9, PARIS

Des numéros spécimen sont envoyés sur demande affranchie.

Directeur :
AUG. VULLIET

LA POÉSIE

Rédact. en chef
CH. FUSTER

REVUE MENSUELLE

Prix de l'abonnement cumulatif au SEMEUR et à la POÉSIE

Paris et France :	Un an :	fr. 20 —
Suisse :	»	fr. 20 —
Alsace, Belgique et Canada :	»	fr. 22 —
Autres pays :	»	fr. 24 —

Bibliothèque du SEMEUR

CHARLES FUSTER :

LES TENDRESSES

Poésies.

Troisième édition, 1 vol. in-18. . . . . Prix : fr. 4 —

ESSAIS DE CRITIQUE

Troisième édition, 1 vol. in-18 . . . . . Prix : fr. 3 50

POÈMES

Un vol. in-16 carré, impression de luxe . . . . Prix : fr. 4 —

GASTON DE LA SOURCE :

DU ROSE AU NOIR

Poésies.

Un vol. in-18. Impression de luxe . . . . . Prix : fr. 3 —

MAURICE GRATEROLLE :

CLAIRONS ET MUSETTES

Poésies.

Un vol. in-18. Impression de luxe . . . . . Prix : fr. 3 —

HENRI DE LA VILLE DE MIRMONT
Maître de conférences à la Faculté des Lettres de Bordeaux :

LOUIS BOUILHET

Etude littéraire.

Un vol. in-18. . . . . Prix : fr. 3 50

Les ouvrages compris dans la *BIBLIOTHÈQUE DU SEMEUR*, et publiés sous la direction de MM. AUGUSTE VULLIET et CHARLES FUSTER, se trouvent à la

Nouvelle Librairie Parisienne, rue Drouot, 18
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
au bureau du journal *LE SEMEUR*
9, place des Vosges, 9, Paris,
ET EN SUISSE, CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Toutes les communications littéraires (lettres, manuscrits, etc.) concernant la *BIBLIOTHÈQUE DU SEMEUR* doivent être adressées, soit à M. CHARLES FUSTER, rédacteur en chef du journal *LE SEMEUR*, 9, place des Vosges, 9, Paris, soit à M. AUGUSTE VULLIET, directeur, Le Cytise, Lausanne (Suisse).

LAUSANNE. — IMPRIMERIE AUG. PACHE.

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY